



Le **Courrier** Une fenêtre ouverte sur le monde

Février 1977 (XXX^e année) 2,80 francs français

Découverte en Syrie d'une prestigieuse métropole d'il y a 4000 ans





Photo © Luc Joubert, Paris

TRÉSORS
DE L'ART
MONDIAL

117

Zaire

L'œil du masque

Les masques africains sont souvent en étroit rapport avec des rites d'initiation où est révélée la signification des masques portés par les danseurs ou d'autres officiants. Ici, masque Bembe (ou Wabembe), peuple du nord-est du Zaire, près du lac Tanganyika. Au fond des orbites à l'étrange géométrie, deux petites fentes sont prévues pour les yeux.

PUBLIÉ EN 15 LANGUES

Français	Arabe	Persan
Anglais	Japonais	Hébreu
Espagnol	Italien	Néerlandais
Russe	Hindi	Portugais
Allemand	Tamoul	Turc

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT : 1 an : 28 francs français ;
deux ans : 52 francs français. Paiement par
chèque bancaire, mandat postal, CCP Paris
12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco,
Place de Fontenoy - 75700 Paris.**

Reliure pour une année : 24 francs

Les articles et photos non copyright peuvent être repro-
duits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur
et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco »,
en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront
être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non
copyright seront fournies aux publications qui en feront
la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédac-
tion ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un
coupon-réponse international. Les articles paraissant
dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de
leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco
ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes
des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :
René Caloz

Rédacteur en chef adjoint :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :

Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Édition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Édition allemande : Werner Merkli (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Édition hindie : H. L. Sharma (Delhi)
Édition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Édition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)
Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Édition turque : Mefra Arkin (Istanbul)

Rédacteurs :

Édition française : Philippe Ouannès
Édition anglaise : Roy Malkin
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction
doit être adressée au Rédacteur en Chef.

Page

4 L'ACROPOLE EN DANGER

Appel du Directeur général de l'Unesco
Amadou-Mahtar M'Bow

6 EBLA

Découverte en Syrie d'une prestigieuse métropole
d'il y a 4 000 ans
par Paolo Matthiae

13 LES ÉGLISES PEINTES DU LAC TANA

Dernière étape de la « route historique » en Éthiopie
par Berhanou Abbebé

18 LE HENNÉ DU BONHEUR

En Inde le dessin des saisons et des fêtes
par Jogendra Saksena

I à IV Encart : Études à l'étranger

23 DE L'ORAL À L'ÉCRIT

En Tanzanie, contes traditionnels
et livres de lecture pour adultes
par Simoni Malya

**26 POURQUOI L'HIPPOPOTAME
EST DEvenu CHAUVÉ ET LAID**

27 COMMENT L'AUTRUCHE S'EST MONTÉ LE COU

28 BOLIVAR ET LE CONGRÈS DE PANAMA

par Arturo Uslar-Pietri

33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

34 LATITUDES ET LONGITUDES

2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

ZAÏRE : L'œil du masque

Notre couverture

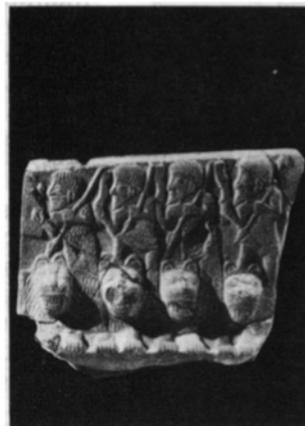


Photo © Paolo Matthiae, Italie

Non loin d'Alep, en Syrie, une Mission archéologique italienne, en collaboration avec la Direction générale des Antiquités et des Musées de la République arabe de Syrie, a mis au jour le site d'Ebla, ville dont seul le nom était jusque-là connu. Découverte riche de connaissances pour l'histoire de la Syrie d'il y a 4 000 ans, puisque toutes les archives de la cité ont été retrouvées et sont en cours de déchiffrement. Le professeur Matthiae, qui a dirigé les campagnes de fouilles qui ont conduit à cette extraordinaire découverte, a écrit spécialement pour le Courrier de l'Unesco un article que nous publions en page 6. Ici, détail d'un bassin lustral à deux vasques : double frise de guerriers et de lions (voir page 7).

ISSN 0304-3118
N° 2-1977 MC 77-3-329

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 10 janvier 1977 sur l'Acropole d'Athènes, M. Amadou-Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco (*photo ci-dessous aux côtés de M. Trypanis, ministre grec de la culture et des sciences*) a lancé pour la sauvegarde des monuments de ce haut-lieu, victimes depuis plusieurs années de graves détériorations, un appel solennel que nous reproduisons ici.

Le gouvernement grec a déjà pris d'importantes mesures pour préserver les édifices et les statues menacés. Les Caryatides, par exemple, ont fait l'objet de moulages en vue de leur déplacement au Musée national d'Athènes, en attendant une solution au problème de la maladie de la pierre. Aux dégâts provoqués par les infiltrations d'eau et par le gel, aux méfaits causés par la rouille des armatures métalliques des constructions, au phénomène d'érosion, aux conséquences d'un tourisme intensif, s'ajoutent les répercussions redoutables de la pollution atmosphérique sur la pierre.

C'est pourquoi, à la demande des autorités helléniques et en collaboration avec elles, un plan d'action a été mis en œuvre dans le cadre d'une Campagne internationale décidée par la Conférence générale de l'Unesco lors de sa dernière session à Nairobi, Kenya (octobre-novembre 1976). Il s'agit, en effet, de sauver un patrimoine culturel qui, s'il est essentiellement grec, n'en concerne pas moins l'humanité tout entière.

Selon les estimations établies conjointement par l'Unesco et par le gouvernement grec, l'opération reviendrait à 15 millions de dollars au total et demanderait de cinq à dix ans pour être menée à bien.

Le *Courier de l'Unesco* consacrera, pour sa part, l'un de ses prochains numéros à l'histoire de l'Acropole et aux problèmes que pose sa sauvegarde.

■ Nos lecteurs peuvent répondre à cet appel par une contribution personnelle (voir indications dans l'encadré, page 34).

L'ACROPOLE EN DANGER

L'appel du Directeur général de l'Unesco
Amadou-Mahtar M'Bow

L'Acropole est en danger...

Après avoir résisté pendant 2 400 ans aux assauts du temps et des hommes, voici que le prestigieux ensemble monumental auquel Ictinos et Phidias ont imprimé la marque de leur génie est menacé de destruction par les dégradations que, depuis plusieurs années, lui fait subir à un rythme accéléré la civilisation industrielle.

Jusqu'à présent, grâce aux travaux de restauration conduits depuis le 19^e siècle par le Service grec d'archéologie et complétés plus récemment par des mesures particulières de conservation, les quelque trois millions de visiteurs qui se pressent maintenant chaque année sur l'Acropole ont encore pu admirer, dans l'éblouissement de l'incomparable lumière attique, les glorieux témoins de l'excellence qui marqua l'Age d'or de Périclès et qui est demeurée au fil des siècles, pour tant de pays du monde, une source privilégiée d'inspiration dans le domaine de l'art et de la pensée.

Mais aujourd'hui, les dommages sont tels que la conservation des temples, des sculptures et des soubassements ne peut plus être assurée que par la mise en œuvre à bref délai d'un vaste et complexe programme de sauvegarde, qui requiert sur le plan technique et scientifique des études minutieuses et dont le Gouvernement grec, malgré l'ampleur des efforts qu'il déploie, ne pourrait que difficilement assumer l'entière charge. Aux dégâts causés par



Photo Unesco - Simon Callery



Photo Dominique Roger - Unesco

les infiltrations d'eau dans les fissures et par le gel, à l'éclatement du marbre provoqué par la rouille des barres et crampons de fer utilisés dans le passé pour assurer la sécurité des pièces en place, à l'érosion des marches, des dallages et du roc sous les pas innombrables des visiteurs est venu s'ajouter un facteur de dégradation beaucoup plus grave encore : la pollution atmosphérique, rançon du progrès industriel, qui précipite la décomposition de la pierre sous l'effet des gaz d'usine et des fumées des foyers domestiques.

En attendant que l'atmosphère puisse être purifiée dans un périmètre approprié autour de l'Acropole, il faut tout à la fois protéger sur place les sculptures qui peuvent l'être; déposer les autres et les transférer au Musée de l'Acropole en leur substituant temporairement des moulages; remplacer par un alliage inoxydable les armatures défaillantes; aménager des allées et ronds-points renforcés pour canaliser le flot des visiteurs; consolider la roche là où se produisent glissements et éboulements; restaurer tout ce qui peut et doit l'être.

Par son envergure même, la tâche à entreprendre lance un défi à la communauté internationale qui ne saurait se résigner aux désastres dont sont menacés le Parthénon, l'Erechthéon et ses Caryatides, les Propylées et le temple d'Athéna Niké. C'est pourquoi la Conférence générale de l'Unesco — à sa dix-neuvième session qu'elle vient de tenir à Nairobi — s'est prononcée par acclamation, en réponse à l'appel

que lui avait adressé le Gouvernement grec, pour une campagne mondiale conduite sous les auspices de l'Organisation et destinée à mobiliser l'aide publique et privée en vue de sauvegarder l'Acropole.

L'Unesco, que son Acte constitutif charge de veiller à la conservation et à la protection du patrimoine universel d'œuvres d'art et de monuments d'intérêt historique ou scientifique, est ainsi appelée à stimuler la solidarité internationale pour sauver des trésors culturels qui, s'ils appartiennent au patrimoine de la Grèce, font aussi partie de l'héritage commun de l'humanité. Ce faisant, elle entend appuyer l'effort des nombreux amis de la Grèce dans le monde qui sont prêts à lui apporter directement aide et coopération, en faisant connaître les besoins, en coordonnant les efforts d'assistance, en suscitant les concours extérieurs et en veillant à ce que ceux-ci soient orientés et échelonnés au mieux, d'entente avec les autorités grecques, en fonction des nécessités et des possibilités.

Voilà pourquoi, comme mes prédécesseurs le firent pour les monuments de Nubie en Haute-Egypte, pour Venise, pour le temple de Borobudur en Indonésie, pour le site archéologique de Mohenjo Daro au Pakistan et pour celui de Carthage en Tunisie, je lance ici un appel solennel à la conscience universelle pour que l'Acropole soit sauvée.

Au nom de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, j'invite les gou-

vernements, les commissions nationales pour l'Unesco, les institutions publiques et privées, les peuples des 141 États membres de l'Organisation à fournir généreusement le concours — argent, matériel ou services — nécessaire à l'exécution de la grande tâche dans laquelle le Gouvernement grec s'est engagé avec des moyens considérables mais qui ne sauraient suffire à mener à bien une action qui devra se poursuivre pendant plusieurs années.

J'invite les organisations intergouvernementales de tous les continents, et en particulier celles de l'Europe, ainsi que toutes les fondations dont l'action contribue au progrès de la culture, à s'associer à l'œuvre gigantesque que le Gouvernement grec entreprend en coopération avec l'Unesco.

J'invite les organisations internationales de spécialistes qui participent avec l'Unesco à la sauvegarde du patrimoine culturel de l'humanité — comme le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels, le Conseil international des monuments et des sites et le Conseil international des musées — à susciter des initiatives et à soutenir les activités entreprises dans le cadre de la campagne mondiale.

J'invite les musées, les galeries d'art, les bibliothèques, les théâtres, où se reflète l'éclat du génie athénien, à consacrer à la sauvegarde de l'Acropole des expositions, représentations et manifestations dont le produit sera versé aux fonds institués dans les États membres ou au fonds international établi par l'Unesco.

J'invite les artistes, écrivains, critiques, historiens et compositeurs dont l'œuvre puise ses sources dans la Grèce antique et tous ceux qui ont pour mission d'informer — journalistes, chroniqueurs, professionnels de la presse écrite et parlée, de la télévision et du cinéma — à nous aider, de leur savoir et de leurs talents, à sensibiliser le public de toutes les nations.

J'invite aussi les élèves, les étudiants, les professeurs, dans toutes les écoles, dans toutes les universités, à organiser, notamment en liaison avec la Commission nationale pour l'Unesco de leur pays, des collectes dont le produit sera consacré à la sauvegarde du fleuron d'une civilisation envers laquelle l'art, la science, la philosophie conservent encore dans notre monde d'aujourd'hui une dette immense de gratitude.

J'invite enfin tous ceux qui, par millions, ont déjà visité ou vont visiter Athènes, et aussi tous ceux qui n'auront peut-être jamais cette chance mais qui sentent bien, quelle que soit l'aire culturelle à laquelle ils appartiennent, que les trésors de l'Acropole témoignent au plus haut degré du génie créateur de l'homme, à verser une contribution, si modeste soit-elle, qui leur permette d'apporter un peu d'eux-mêmes à l'effort collectif.

Je ne doute pas que, cette fois encore, l'humanité saura reconnaître son héritage et le sauver, et que s'affirmera ainsi plus avant, par-delà la diversité des idéologies et des systèmes, cette unité spirituelle à laquelle aspire notre monde où les nations, prenant conscience de leur interdépendance et de leur commune destinée, veulent instaurer un ordre nouveau fondé sur la solidarité des peuples.

Amadou-Mahtar M'Bow

EBLA

Découverte en Syrie d'une prestigieuse métropole d'il y a 4000 ans

par Paolo Matthiae

PAOLO MATTHIAE, archéologue italien, est directeur de l'Institut d'étude sur le Proche Orient et professeur d'archéologie et d'histoire de l'art du Proche Orient, à l'Université de Rome. Il dirige depuis 1964 la mission archéologique italienne en Syrie, dont les campagnes de fouilles ont abouti, avec la collaboration de la Direction générale des Antiquités, de Damas, à la découverte de la cité d'Ebla. Auteur de nombreuses publications scientifiques, il s'est attaché, à la lumière de ses découvertes, à une révision critique de l'histoire de l'art dans le Proche Orient antique.

Témoignage de cultes antiques, ce bassin lustral à deux vasques a été récemment mis au jour dans un temple d'Ebla, l'une des puissantes cités de la Syrie, il y a 4 000 ans. Décoré de deux frises superposées — en haut, personnages barbues revêtus de jupes à franges; en bas, têtes de lions accroupis — il contenait l'eau de purification offerte aux fidèles, et fut sculpté 1 900 ans avant notre ère. C'est là l'un des plus anciens vestiges de l'art plastique de la Syrie (voir aussi page 12).

Photo © Paolo Matthiae, Italie



LA récente découverte, non loin d'Alep, en Syrie, des archives royales de l'antique Ebla, vieilles de 4 000 ans, introduit dans l'étude du Proche-Orient des données parfaitement révolutionnaires.

Due à la Mission archéologique italienne de l'Université de Rome, la mise au jour des vestiges d'Ebla, cette métropole mésopotamienne dont l'emplacement même demeurerait inconnu, n'acquerra toute sa signification que dans quelques décennies. Car les textes livrés par les fouilles italiennes ont trait à divers domaines de la vie sociale et culturelle du Proche-Orient, lors d'une période de splendeur (de 2 300 à 2 000 ans avant notre ère) sur laquelle on ne

possède que des renseignements diffus et fragmentaires. Mais il est certain que la portée de ces découvertes dépasse l'aire étroite du nord de la Syrie et touche à tout l'univers proche-oriental.

Au cours des derniers siècles du 4^e millénaire avant notre ère, la civilisation urbaine commençait à s'épanouir dans le sud de la Mésopotamie, où le nombre des villes allait croissant : Ourouk, sur la rive gauche de l'Euphrate, grand centre de la civilisation sumérienne, en est un remarquable exemple.

Cependant, le processus d'expansion de cette civilisation urbaine, qui se produisit à travers tout le Proche-

Orient au cours du 3^e millénaire demeurerait obscur, surtout dans la région qui correspond à l'actuelle Syrie.

Certes, certains vestiges archéologiques attestant des cultures successives avaient été relevés ici et là, par exemple près d'Antioche, en Turquie, ou à Hama, au pied du Liban, dans le nord de la Syrie. Par ailleurs, les renseignements proprement historiques se bornent, dans des textes mésopotamiens, sumériens et akkadiens, à la mention des quelques cités conquises par les grands rois d'Akkad (2340 à 2220), ou tributaires des souverains d'Our alentour 2120 à 2000.

Faute donc de données historiques ▶

et archéologiques, on supposait que la culture urbaine mésopotamienne qui s'était développée au 3^e millénaire avant notre ère sur le cours inférieur du Tigre et de l'Euphrate avait rayonné sur toutes les cultures urbaines du Proche-Orient, qui s'étaient en quelque sorte modelées sur elle.

Or, les recherches entreprises en Syrie par la Mission archéologique italienne de l'Université de Rome, créée en 1964, visaient justement à éclairer ces obscurs problèmes des origines et du développement de la culture urbaine de la Syrie par rapport au monde mésopotamien.

A cette fin, la Mission italienne, sous ma direction, projeta la mise en œuvre d'une exploration systématique du Tell-Mardikh, une colline considérable — éminence évidemment artificielle — située à quelque 60 km au sud d'Alep dans le nord de la Syrie. Il était probable qu'elle recouvrit les vestiges d'un important centre urbain.

La Direction générale des Antiquités et des Musées de la République arabe syrienne autorisa les fouilles et, au cours des travaux, devait assurer d'ailleurs un soutien constant et une collaboration précieuse à la Mission italienne.

Effectuées de 1964 à 1972 au sommet de la colline et en son centre, les fouilles découvrirent une ville très importante, qui avait dû être en plein essor entre 2000 et 1700, ou 1600 avant notre ère, c'est-à-dire pendant la période connue comme celle des dynasties amorites de Mésopotamie auxquelles appartenait le fameux Hammourabi, roi de Babylone.

Étendue sur 56 hectares, la ville, que dominait l'acropole édiflée au sommet du site, était défendue par une enceinte de murailles dont le puissant terre-plein atteignait jusqu'à 60 mètres d'épaisseur.

Quatre portes monumentales s'ouvraient éperonnées de fortifications et flanquées de vastes bastions pourvus de tours. Dans chacune de ces portes s'articulaient deux ou trois entrées contiguës avec voussure en arc, encadrées de piliers revêtus de plaques basaltiques et calcaires.

Des portes de la ville, des artères axiales convergeaient vers l'Acropole, partageant la ville en quartiers d'habitation dans sa partie basse. Autour de l'acropole, étagés sur le terrain pentu, s'élevaient les édifices administratifs et cultuels.

Chaque temple était consacré à une divinité particulière, et ne comportait en général qu'une seule salle centrale aux structures massives et élevées qui dominaient de toute leur masse l'étendue compacte des habitations citadines, à un seul étage, construites de briques d'argile séchées au soleil.

Sur l'acropole encore s'élevait le Palais royal, édifice de pierre taillée

et polie, fort endommagé au cours des siècles (les matériaux en furent pillés aux fins de remploi). Au près du Palais se trouvait le Grand Temple, constitué, à la différence des petits temples, d'une suite de salles en enfilade : une longue *cella*, aboutissant à une profonde niche cultuelle, était précédée d'une pièce plus courte et d'un vestibule ouvert en façade, auquel donnait accès une volée de marches.

En 1968, la Mission italienne fit une découverte décisive dans l'un des temples de la cité : un torse de statue sur lequel on put lire une inscription en akkadien et caractères cunéiformes : Ibbit-Lim, fils du roi Igrish-Khep, souverain d'Ebla. La statue date d'environ 2 000 ans avant notre ère.

Donc, la cité enfouie de Tell-Mardikh était cette mystérieuse Ebla, dont à vrai dire on ne savait pas grand-chose avant les fouilles de la Mission italienne. Des inscriptions mésopotamiennes du 3^e millénaire, en sumérien et en akkadien signalaient Ebla comme une ville puissante et prospère qui avait dû se rendre, cependant, au roi Sargon d'Akkad alentour 2300 avant notre ère, pour tomber entre 2250 et 2220 aux mains du petit-fils de Sargon, Narâm-Sin. Plus tard, Ebla recouvrait son indépendance, et entre 2150 et 2000 connut un regain de fortune.

Après 2000, les textes ne la mentionnent plus que rarement. Vers

1700, l'existence d'un roi d'Ebla est encore attestée. Mais il est probable qu'après 1600, la ville n'est plus que ruines. Ainsi dut-elle apparaître vers 1500 au grand Pharaon Toutemosis III, qui la signale sur un monument de Karnak comme l'une des localités traversées par l'armée égyptienne dans sa marche victorieuse vers l'Euphrate.

Après quoi c'est l'oubli. Le nom même d'Ebla s'est effacé de la mémoire des hommes.

Cependant les fouilles italiennes ont révélé que, durant des siècles encore, le site fut plus ou moins habité : mille ans avant notre ère, à l'époque où les Araméens s'installent en Syrie, une petite citadelle est édiflée sur l'ancienne acropole d'Ebla ; un ou deux siècles plus tard, au temps des Achéménides, une chétive bourgade s'y implante.

Puis toute trace de peuplement disparaît, la terre reprend ses droits et la colline est livrée aux travaux agricoles. Tout juste si au Moyen Age, pour un bref laps de temps — une saison peut-être — y apparaît un camp militaire dont l'existence fut peut-être liée aux guerres qui, au cours des Croisades, dévastaient la région.

Aujourd'hui donc retrouvée, l'image d'Ebla, telle que la restituent les fouilles de la Mission italienne, est d'un apport essentiel pour l'histoire des cultures de la Syrie. Il semble qu'Ebla ait été, en 2000, puis en 1850-1700 le grand centre politique



des régions septentrionales de la Syrie, pour n'être plus par la suite qu'un royaume vassal d'Alep, l'un des grands États de l'époque d'Hamourabi.

Les archéologues italiens estiment qu'à l'époque de sa splendeur Ebla comptait de 20 à 30 000 habitants (énorme peuplement urbain pour l'époque).

Vers 1600, Ebla disparaît, sans doute à la suite des incursions des Hittites qui, en quelques années, vont faire tomber Alep, puis Baby-lone, lors des expéditions d'Hattou-sil I^{er} et de Moursil I^{er}.

Pays peuplé d'ethnies diverses, soumis à des contrôles politiques étrangers et à des influences culturelles disparates, la Syrie apparaissait jusqu'ici bien plus comme un champ d'affrontements que comme lieu d'élection d'un développement culturel autonome.

Or, tout ce qu'Ebla révèle désormais de 2000 à 1600 avant notre ère (du temps des dynasties amorites) permet de modifier radicalement ce jugement traditionnel. Car la période des dynasties amorites, qu'il est plus exact de nommer période paléo-syrienne, s'avère la phase de formation d'une culture spécifiquement syrienne, laquelle, tant dans l'organisation urbaine et les conceptions architecturales que dans la vision artistique, témoigne d'éléments totalement originaux.

Jusqu'au cours du premier millé-

naire avant notre ère, on retrouve cette culture dans d'autres centres urbains de la Syrie du nord. Or cette originalité culturelle, attestée à Tell-Mardikh-Ebla, posait le problème des archives historiques de cette culture, problème auquel s'attacha tout particulièrement, à partir de 1973, la Mission italienne.

Elle concentra ses recherches sur les vestiges du 3^e millénaire pour retrouver ce qui subsistait de l'Ebla détruite d'abord par Sargon, puis par Narâm-Sin. Goudéa, gouverneur de la ville sumérienne de Lagash au 3^e millénaire, cite en effet le haut-plateau d'Ebla comme provenance des bois importés par Lagash. Par ailleurs, des textes administratifs d'Our, datant de 2000 avant notre ère, signalent Ebla comme un centre de bel artisanat textile.

En cette même année 1973, la Mission italienne commença donc à explorer la pente ouest de Tell-Mardikh, espérant y découvrir les traces d'un établissement urbain important du 3^e millénaire.

Après trois saisons de fouilles, fut mise au jour une partie du Palais royal d'Ebla, qui devait être dans toute sa splendeur à peu près entre 2 400 et 2 250. Une série de témoignages épigraphiques permit de préciser que ce fut là le Palais dont Narâm-Sin, petit-fils de Sargon, annonçait la destruction en 2225.

Cette partie exhumée du Palais s'avère comme une réalisation monu- ▶



Photos © Paolo Matthiae, Italie



Les structures urbaines dégagées à Tell-Mardikh-Ebla, non loin d'Alep, ont révélé l'art architectural raffiné de la Syrie antique. En page 8, ruines de la « cella » (sanctuaire où était placée la statue du dieu) du Grand Temple qui dominait la ville d'Ebla, dans les 19^e et 18^e siècles avant notre ère. Ci-contre : ce qui reste d'un quartier d'habitation de la ville basse : robustes murs en briques séchées au soleil des maisons à un seul étage, ouvertes sur une cour, datant de l'époque (1700-1650 avant notre ère) où Ebla comptait environ 30 000 habitants. Ci-dessus, étonnamment conservée pour son grand âge — quelque 4 300 ans — une figurine de bois trouvée dans le Palais royal d'Ebla. Il s'agit probablement d'un motif décoratif (20 cm de hauteur) à l'image d'un roi d'Ebla.



Les fabuleuses trouvailles d'Ebla

En 1968, en fouillant Tell-Mardikh, la Mission archéologique italienne faisait une découverte qui apportait la preuve que la ville mise au jour était bien la mystérieuse Ebla de l'Antiquité. Il s'agissait du torse d'une statue mutilée de basalte, sur lequel une inscription cunéiforme en akkadien révélait que la statue avait été consacrée à la déesse Ishtar, par le Prince Ibbit-Lim, fils d'un roi d'Ebla, 2 000 ans avant notre ère. Trouvaille plus fabuleuse encore : celle des archives conservées dans le Palais royal d'Ebla (à droite) dont quantité sont restées intactes (ci-dessous). Elles datent de 2350 à 2250 avant notre ère. L'écriture cunéiforme est adaptée à une langue jusqu'ici inconnue, l'éblaïte, actuellement en cours de déchiffrement. Car, outre les recensions économiques et commerciales d'Ebla, les archives ont livré des textes divers, dont des équivalences de termes sumériens et éblaïtes, à l'instar de la fameuse « pierre de Rosette », qui permit de lire les textes hiéroglyphiques égyptiens.



Photos © Paolo Matthiae, Italie





mentale extraordinaire de l'architecture protosyrienne. Jusqu'à présent, on n'a exploré qu'une cour réservée aux audiences, entourée d'arcades faites de hautes colonnes de bois.

Sur l'un des côtés de la cour se dressait l'estrade où le roi siégeait lors des audiences officielles. Sur un autre côté s'ouvrait un large portail donnant accès au Palais proprement dit. Du Palais lui-même n'ont été dégagés jusqu'ici que deux salles, un grand escalier de cérémonie à quatre rampes dont les marches furent jadis ornées d'incrustations précieuses aujourd'hui disparues, des vestiges de chambres, et des communs utilisés comme entrepôts.

Il s'agit là d'une conception originale de l'architecture palatiale : les structures de l'édifice atteignent jusqu'à deux mètres quatre-vingt d'épais-

seur, et la finition des détails est toujours sensible. Dans certains de ces aspects c'est ce type d'architecture que l'on retrouve dans les palais araméens du I^{er} millénaire avant notre ère, en Syrie du nord.

Mais le plus étonnant des fouilles tient à la découverte d'archives officielles, en caractères cunéiformes, entreposées dans le Palais. Elles formaient deux ensembles, déposées en deux coins différents de la cour des audiences dans de petites niches closes. L'une contenait un millier de tablettes ou fragments de tablettes; l'autre environ 15 000 tablettes ou fragments.

Ces deux ensembles de documents avaient échappé aux destructions perpétrées par les soldats de Narâm-Sin, apparemment parce qu'ils les tenaient pour sans valeur aucune. Le

moins important des deux (quelque 1 000 tablettes) avait dégingolé des supports fixés dans le mur quand plafonds et murs s'étaient écroulés.

Quant à l'ensemble le plus important, il semble que les tablettes, par milliers, eussent été rangées à l'origine sur des étagères de bois, étayées de piliers de bois, fichés dans le sol; lors de l'incendie du palais, où furent consumés les éléments, la masse des tablettes s'affaissa à terre sans trop de désordre.

Ces tablettes écrites en cunéiforme sont rédigées en sumérien et en éblaïte, idiome sémitique qui présente maintes analogies — encore qu'il leur soit antérieur de plus d'un millénaire — avec les langues sémitiques du groupe chananéen, notamment le phénicien.

► C'est l'épigraphiste de la Mission italienne, Giovanni Pettinato, professeur d'assyriologie à l'Université de Rome, qui s'attela à l'interprétation de l'éblaïte. Il avait réussi à identifier une langue sémitique qu'il définit comme « paléo-chananéenne » en étudiant quelques rares tablettes mises au jour en 1974, avant la découverte des ensembles d'archives proprement dites. L'étude de celles-ci vint confirmer la première interprétation de Giovanni Pettinato : les textes éblaïtes des archives royales d'Ebla, vont donc fournir une contribution exceptionnelle à l'étude de la formation des langues sémitiques.

L'essentiel de ces textes d'archives sont des rapports commerciaux se rapportant au négoce international des textiles et des métaux. Ebla était en effet renommée dans toute la Mésopotamie pour ses textiles, et les tablettes conservées au Palais royal constituent, en quelque sorte, des registres de sorties.

Signalons qu'il y est fait mention, outre des tissus de qualité diverse, de « tissus tramés d'or », manifestement ouvragés selon la même technique que ceux que nous nommons aujourd'hui « damas », et qui sont toujours caractéristiques de la production textile syrienne.

Les tablettes nous donnent des informations détaillées sur les échanges commerciaux au Proche-Orient au III^e millénaire avant notre ère, outre quantité de données sur la géographie historique de cette même époque, grâce aux nombreux noms de villes auxquelles étaient destinées les marchandises. L'aire commerciale d'Ebla s'étendait de la côte méditerranéenne jusqu'à l'est de la Mésopotamie, et de l'Anatolie à la Palestine.

Mais il y a plus : les tablettes d'Ebla ont livré des éléments lexicaux, comportant des listes de mots et d'expressions sumériennes, et des vocabulaires bilingues, avec exemples de prononciation sumérienne.

Outre ces éléments linguistiques, d'importance majeure, les tablettes apportent de précieuses indications sur l'organisation de l'instruction publique à l'époque.

Les textes lexicaux prouvent sans conteste que l'instruction était contrôlée par l'État (tout comme en Mésopotamie pendant la même période), lequel visait essentiellement à former des cadres administratifs. On a en effet trouvé des travaux scolaires rédigés par des étudiants nommément désignés ultérieurement comme fonctionnaires gouvernementaux.

Enfin les archives contiennent aussi des documents administratifs de caractère juridique et diplomatique. Certains textes ont trait à des documents de comptabilité administrative qui éclairent l'organisation étatique intérieure au niveau des « Ministères » en quelque sorte, l'administration et le gouvernement des provinces, les structures financières de l'État et la perception des impôts.

On y relève des données démographiques, des ordonnances royales relatives à des problèmes juridiques et administratifs soulevés par des affaires de succession ou de partage de butin. Notons, au nombre des documents proprement diplomatiques, trois traités internationaux, en particulier un traité passé entre Ebla et Assur, d'un intérêt considérable tant par la formulation complexe des divers articles que par l'expression des relations politiques entre les deux parties.

Par ailleurs les archives royales d'Ebla ont livré aussi quelques textes littéraires, dont l'un semble une version éblaïte d'un passage de l'épopée mésopotamienne de Gilgamesh, le héros assyrien en quête d'immortalité, qui fut peut-être roi d'Ourouk, si ce n'est de Kish. D'autres textes, mythes, hymnes, conjuration des sorts, sont probablement des traductions en éblaïte de textes sumériens dont les originaux ne nous étaient connus que par des rédactions mésopotamiennes beaucoup plus tardives, écrites vers 1800 avant notre ère, quand le sumérien n'était déjà plus qu'une langue morte.

De cette ample moisson, qui bouleverse de fond en comble les points de vue jusqu'ici admis sur certaines phases de l'histoire du Proche-Orient, dégageons encore un élément historique : une dynastie a régné sur Ebla et compté au moins cinq souverains, qui paraissent avoir été les contemporains des rois d'Akkad, du grand Sargon à Narâm-Sin.

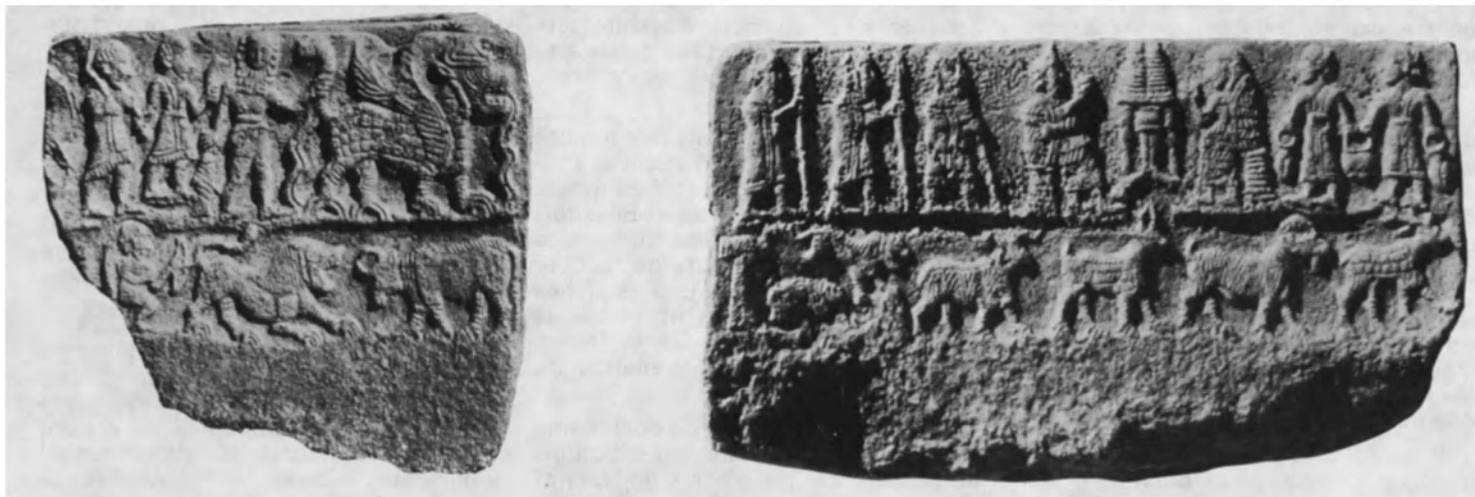
Cette dynastie, dont la tradition avait perdu le souvenir, aurait dominé le Proche-Orient entre la Méditerranée et le nord de la Mésopotamie, inspirée par une idéologie universaliste — probablement reprise par les rois d'Akkad. Il est à peu près certain désormais que c'est la chancellerie royale d'Ebla qui pour écrire l'éblaïte a mis en œuvre, avec succès, l'adaptation complexe de la graphie cunéiforme syllabique, inventée en Mésopotamie pour écrire le sumérien.

Avec les découvertes d'Ebla la Syrie a recouvré l'une des pages les plus lumineuses de son histoire, prenant rang aux côtés de l'Égypte et de la Mésopotamie dans la marche originelle de la civilisation.

Paolo Matthiae

UN ART RÉVÉLÉ. Avant la découverte d'Ebla, on ignorait tout de la production artistique syrienne antérieure à 1750 avant notre ère. Or les temples d'Ebla ont livré un mobilier de pierre sculptée, dont plusieurs bassins lustraux. Les plus anciens remontent au 20^e siècle avant notre ère (voir page 7). Ci-dessous, deux de ces bassins (environ 1900 ans avant notre ère), dont le

décor sur deux registres est typique de l'art syrien. A droite, la frise supérieure représente un banquet rituel, roi et reine suivis de leurs serviteurs; la frise inférieure, un troupeau de chèvres défilant. En revanche, à gauche, c'est une scène mythologique avec animal fabuleux qui surplombe un motif réaliste : un chasseur poursuivant un lion qui attaque un taureau.



Photos © Paolo Matthiae, Italie



Photo © Erik Olsen, Danemark

Dans l'église de Ura Kidané Mehret, de l'île Zéghié sur le lac Tana, un saint Georges terrassant le dragon (19^e siècle) fait partie d'un ensemble de peintures des 18^e et 19^e siècles qui orne le sanctuaire. L'église en son entier comporte des dizaines et des dizaines de mètres carrés de peintures où l'on a pu recenser quelque 3 000 personnages de la thématique chrétienne.

LES ÉGLISES PEINTES DU LAC TANA

La dernière étape de la
« route historique » en Éthiopie

par **Berhanou Abbebé**

Ly a quelques années seulement, on découvrait une trace de peuplements pré-humains au sud de l'Éthiopie, dans la basse vallée de l'Omo.

Ainsi, jusque dans la nuit de la pré-histoire, sans aucune discontinuité, se dessinait le passé de l'Éthiopie, berceau de vieille civilisation — dont maintes phases sont d'ailleurs encore mal connues. A telle enseigne que tout récemment encore, ce que fut

SUITE PAGE 16

BERHANOU ABBEBÉ, spécialiste éthiopien, est actuellement responsable de l'Organisation pour la recherche et la conservation du patrimoine culturel éthiopien, organisme dépendant du ministère de la Culture, des sports et de la jeunesse, Addis-Abéba.



Par-delà le bien et le mal

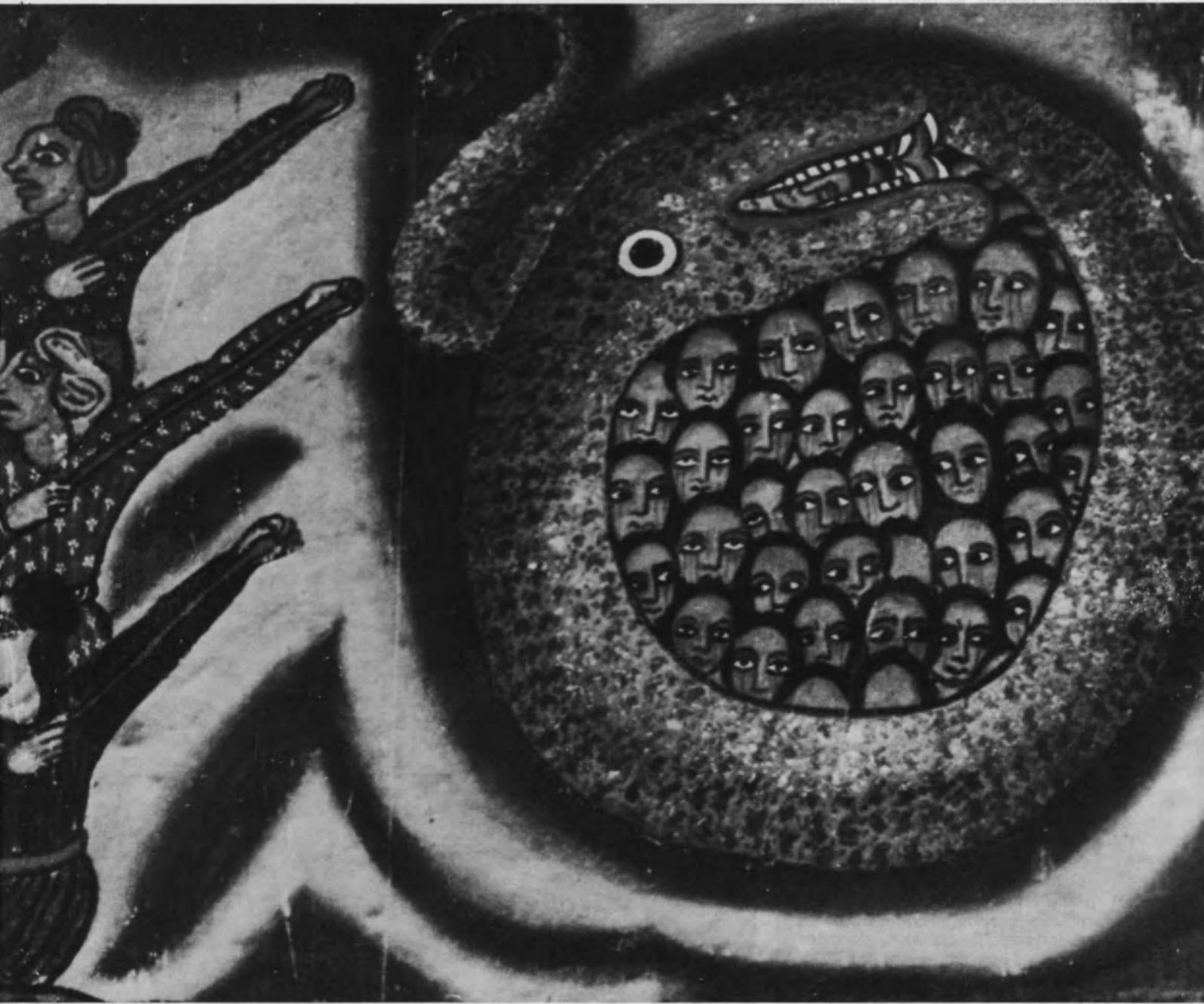
Sur la petite île de Rema, aujourd'hui déserte, l'église de Rema Medhani Alem aurait selon la tradition été fondée par un moine, frère d'un roi d'Éthiopie. Sur les murs du *maqdas*, sanctuaire carré propre à l'architecture des églises du lac Tana, un enchaînement ininterrompu de peintures narrent la vie de la mère du Christ, de saints, de martyrs, etc., et le songe d'Hérode qui perpétua le massacre des Innocents : (à gauche). Ce motif (à droite, agrandi) est traité symboliquement, le grand serpent incarnant le mal broie les hommes dans ses anneaux. Les couleurs jaune, rouge, vert et noir, sont traditionnellement employées dans l'art pictural éthiopien.

Photos © Erik Olsen, Danemark

La Vierge de gloire

Autre image du sanctuaire de Rema Medhani Alem : le couronnement de la Vierge dont la composition harmonieuse et sereine est curieusement soulignée par les personnages de la frise inférieure, qui semblent flotter dans les airs.





Saintes écritures enluminées

C'est encore dans les monastères du lac Tana que l'on a retrouvé des manuscrits à peintures des 14^e et 15^e siècles. Sur les îles de Kebran et de Tana Quirkos deux importantes bibliothèques ont rassemblé des ouvrages d'une rare beauté. A gauche, un prêtre éthiopien lit un de ces précieux ouvrages, rédigé en guèze, langue sacrée des Éthiopiens.

Photo © Almasay, Paris

► l'Éthiopie depuis le début de notre ère demeurait un domaine culturel et artistique mystérieux, dont seuls quelques spécialistes s'attachaient à inventorier la foisonnante richesse.

Après la seconde guerre mondiale, cet immense pays accroché au flanc oriental de l'Afrique suscita de plus en plus la curiosité des voyageurs. Soucieux de préserver un patrimoine architectural et pictural à divers égards menacé, et par les siècles, et par sa dispersion même à travers un vaste territoire, le gouvernement éthiopien sollicita, il y a une dizaine d'années, la collaboration de l'Unesco pour en assurer la sauvegarde.

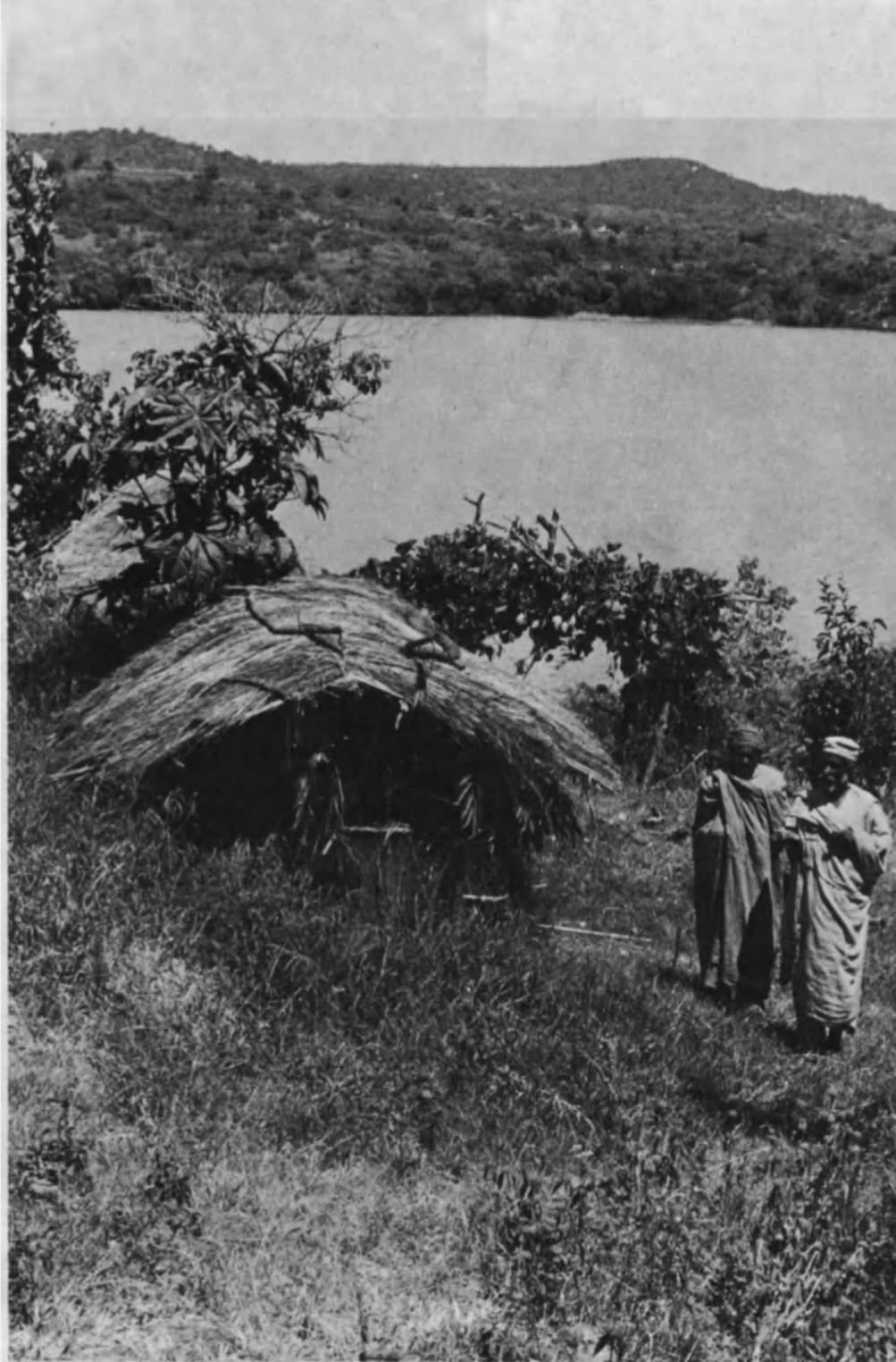
Dès 1968, le gouvernement éthiopien et l'Unesco mirent donc à l'étude un programme de restauration des divers sites et monuments jalonnant la « Route historique », itinéraire passant par Axoum (dès le début de notre ère, capitale de l'ancienne Abyssinie), Lalibella, la ville sainte, avec ses églises monolithes du 13^e siècle, Gondar, ville fondée au 17^e siècle et qui devint alors capitale de l'Éthiopie, pour aboutir au lac Tana et aux chutes du Nil bleu.

Ainsi la « Route historique » est, à elle seule, une voie de découverte culturelle à travers cette Éthiopie qui fut un grand empire africain dès avant notre ère, et où le christianisme apporta dès le 4^e siècle un lien unificateur à des populations d'ethnies diverses et de cultures différenciées. En contact, au cours des siècles, avec l'Arabie du Sud, Byzance, l'Égypte copte, la Syrie monastique, l'Arménie, Jérusalem, l'Europe du Moyen Age et de la Renaissance, l'Inde enfin, l'Éthiopie fut ouverte à des influences fort complexes : il s'y épanouit cependant un art parfaitement original, tant dans l'expression graphique que dans les conceptions architecturales, dont les églises et les monastères du lac Tana offrent d'incomparables exemples.

Le lac Tana, le plus grand des lacs d'Éthiopie, traversé par le cours supérieur du Nil bleu, est situé à l'ouest du massif éthiopien à plus de 1 800 mètres d'altitude. Long de quelque 80 kilomètres du nord au sud, et large de presque autant, il est parsemé de 38 îles, dont certaines furent des siècles durant de riches foyers d'art et de culture.

Les églises du lac Tana sont édifiées selon le principe « cercle et carré ». C'est-à-dire que le plan du sanctuaire proprement dit est un carré divisé en deux, à l'intérieur d'un bâtiment circulaire pourvu de portes d'entrée correspondant aux points cardinaux. Ces deux structures sont en pierre, un toit de chaume recouvrant l'ensemble. A l'intérieur, les murs sont couverts de peintures, sur des dizaines et des dizaines de mètres carrés. A Narga Selassié, par exemple, monastère du 18^e siècle, on ne compte pas moins de 350 mètres carrés de peintures.

Si les peintures ornementales du lac Tana ne sont pas antérieures au



17^e siècle, elles sont d'un style unique au monde, tant dans la composition que les couleurs, imagerie foisonnante qui multiplie les thèmes chrétiens, Christ, Vierge mère, saints, apôtres, archanges ou serpent tentateur du jardin d'Eden. Les tons vifs, la géométrie des formes, les visages auréolés, aux larges yeux fascinés par une vision surréelle, attestent une évidente parenté avec les manuscrits enluminés peints au 14^e et 15^e siècles dans ces mêmes monastères du lac Tana et auxquels l'Unesco consacra dès 1961 un remarquable album¹.

Dans une église de Zeghiè, par exemple, on peut totaliser 3 000 per-

sonnages issus des textes sacrés. Mais ces vastes compositions n'excluent pas, en maintes églises de même époque, quantité de tableaux dont certains pas plus grands que des cartes à jouer, attestent la même virtuosité artistique.

Le temps presse : trop de merveilles sont menacées. Ici, les toits de chaume pourris laissent l'eau s'infiltrer dans l'édifice. Les peintures s'écaillent et s'effacent. Les gracieux pigeons des îles eux-mêmes accélèrent les déprédations du temps, en becquetant les supports de torchis ou de plâtre. L'inventaire des œuvres d'art reste à parachever systématiquement, le pillage n'étant que trop aisé dans les églises et monastères à l'abandon, où deux siècles durant les moines — peintres ont travaillé à ces étonnants ensem-

1. Éthiopie — Manuscrits à peintures par Stephen Wright et Otto A Jäger publié par la New York Graphic Society, en accord avec l'Unesco, 1961. Introduction de Jules Leroy.



Situé à plus de 1 800 mètres d'altitude dans un massif montagneux, le lac Tana aux 38 îles est le plus grand de l'Éthiopie. En page 16, rivages de l'île de Mandaba, où l'église du monastère (ci-contre à gauche), édifice circulaire couvert de chaume, est typique de l'architecture sacrée des îles. Ci-dessous, une peinture de l'église de l'archange Gabriel, sur l'île de Kebran, célèbre pour ses manuscrits à peintures. En bas, un saint à cheval de Ura Kidané Mehret, sur l'île Zeghié (peut-être une variante du saint Georges de la page 13).



Photo © Luc Joubert, Paris

Photo © Enk Olsen, Danemark

bles qui font des îles du lac Tana l'une des merveilles de l'Éthiopie.

La restauration est donc double : architecturale et picturale. Elle est effectuée par le gouvernement éthiopien sous l'égide de l'Organisation pour la recherche et la conservation du patrimoine culturel, qui dépend du Ministère de la culture, de la jeunesse et des sports, et assure la formation de jeunes spécialistes éthiopiens. L'Unesco assure pour sa part une assistance technique, et le Centre international de conservation, à Rome, sa collaboration en matière de restauration des peintures. C'est l'exécution de ce programme qui va assurer la sauvegarde du patrimoine légué par plusieurs siècles de monachisme éthiopien.

Berhanou Abbebé

LE HENNÉ

Au Rajasthan

par
**Jogendra
Saksena**

JOGENDRA SAKSENA,
*écrivain et artiste indien,
appartient aux services
d'information du Conseil de
la recherche scientifique et
industrielle, Nouvelle-Delhi.*



Photos Dept. d'archéologie, Rajasthan, Jaipur, Inde

Dessins géométriques compliqués et décoration florale sur cette main et ce pied de plâtre sont caractéristiques de l'art du *mehndi* (ou henné), forme de peinture ou de décoration du corps qui occupe une place importante dans l'art et la culture indiens. A partir des feuilles de henné pilées et réduites en poudre, on fabrique une pâte dont la couleur « tient » longtemps. Les femmes, et particulièrement celles de la communauté Vaishya dans le Rajasthan, s'en servent alors et tracent des dessins symboliques sur leurs mains et leurs pieds.

ENNÉ DU BONHEUR

n, Inde, le dessin des saisons et des fêtes

EN Inde, les arts populaires traditionnels sont souvent inspirés par les croyances religieuses. Dans l'État de Rajasthan, au sud-ouest de Delhi, dans ces plaines fertiles où se sont multipliés les célèbres forteresses et palais rajpoutes, il existe ainsi un art qui s'intègre au cycle des fêtes et des cérémonies : l'art du *mehndi* — ou henné — la peinture des mains chez les femmes.

Les femmes de l'Inde et du Moyen-Orient utilisent depuis des siècles le mehndi, ou henné, pour la décoration. Mais les femmes de la communauté Vaishya, au Rajasthan, sont connues pour faire davantage : elles l'utilisent à couvrir de dessins artistiques leurs paumes, leurs doigts et même leurs pieds.

Cette décoration varie suivant les circonstances, selon qu'il s'agit d'un mariage, d'une naissance ou de fêtes comme le *Holi* et le *Gangour*.

Le mehndi est abondamment cultivé en Afrique et dans l'Asie du Sud-

Ouest. Il y sert à l'ornement et à la teinture. On l'emploie en particulier à teindre les cheveux, parfois même les animaux et les peaux. Il sert aussi d'astringent dans les maladies de peau, les brûlures et les contusions.

Depuis les temps bibliques, les femmes de l'Égypte et de l'Inde ont teint leurs ongles et diverses parties de leurs mains ou de leurs pieds en rouge-orange avec de la pâte de henné, dans le but de rehausser leur beauté. La couleur peut subsister trois ou quatre semaines.

L'art de Mehndi tient une place importante dans l'art et la culture de l'Inde. Il y est décrit parmi les *Solah Sringar* — les seize ornements de la femme. Maharisi Vatsyayan en fait l'un des 64 arts propres aux femmes, avec la peinture des dents, la teinture des vêtements, les peintures corporelles au bois de santal, au safran et à la myrte...

On pensait que la peinture au mehndi était arrivée aux Indes avec

les Musulmans. En réalité, elle a commencé bien avant, avant même la période Gupta (350 de notre ère). Les anciennes peintures murales d'Ajanta-Ellora montrent des scènes de décoration au mehndi. Sur l'une d'elles, on voit une princesse de Pataliputra reposer, à moitié endormie, sous un arbre tandis que son amie s'affaire à lui décorer mains et pieds de dessins au mehndi.

Mais c'est au début de la période mogole que l'emploi du mehndi est devenu courant. En ce temps, les Musulmans menaient des raids dans les villages pour y capturer de jeunes vierges. Ils emportaient souvent aussi de jeunes femmes mariées. Pour se distinguer des célibataires, les femmes mariées se mirent alors à employer le mehndi qui disparaissait beaucoup plus lentement que le safran avec lequel elles s'ornaient d'ordinaire.

Aujourd'hui, cette ornementation corporelle est devenue un ensemble complexe de dessins géométriques et floraux, décoration demeurée essentielle et florissante alors qu'elle s'est perdue ailleurs.

Le mehndi, sous la forme des feuilles de henné, est broyé, réduit en poudre puis mélangé à du jus de citron, à de l'eau sucrée et à quelques gouttes d'huile de paraffine. Cela donne une pâte sombre, à la couleur tenace. Mains et pieds sont au préalable soigneusement lavés au *besan* (farine de pois) ou au savon. Pour réaliser ces beaux dessins, on utilise une allumette, un fil fin ou même l'index. La pâte est appliquée en filets minces et celui qui l'applique ne doit pas toucher la peau. Une fois le dessin terminé, on attend qu'il sèche et imprègne la paume.

La méthode « batik » donne des dessins blancs sur fond rouge : on grave alors le mehndi rouge avec de la pâte au citron. Pour fixer la couleur rouge sombre, les mains sont frottées à l'huile de sésame ou de moutarde, puis lavées. Les dessins peuvent se maintenir deux ou trois semaines. Il existe aussi des dessins tout faits qui peuvent s'appliquer rapidement, mais ils passent plus vite.

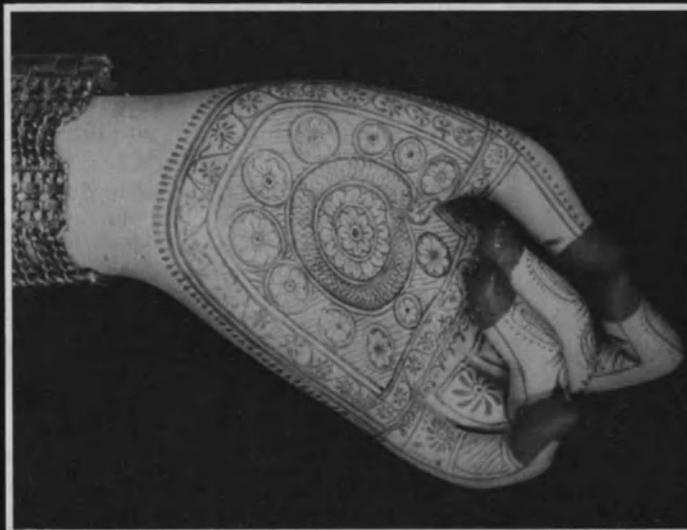
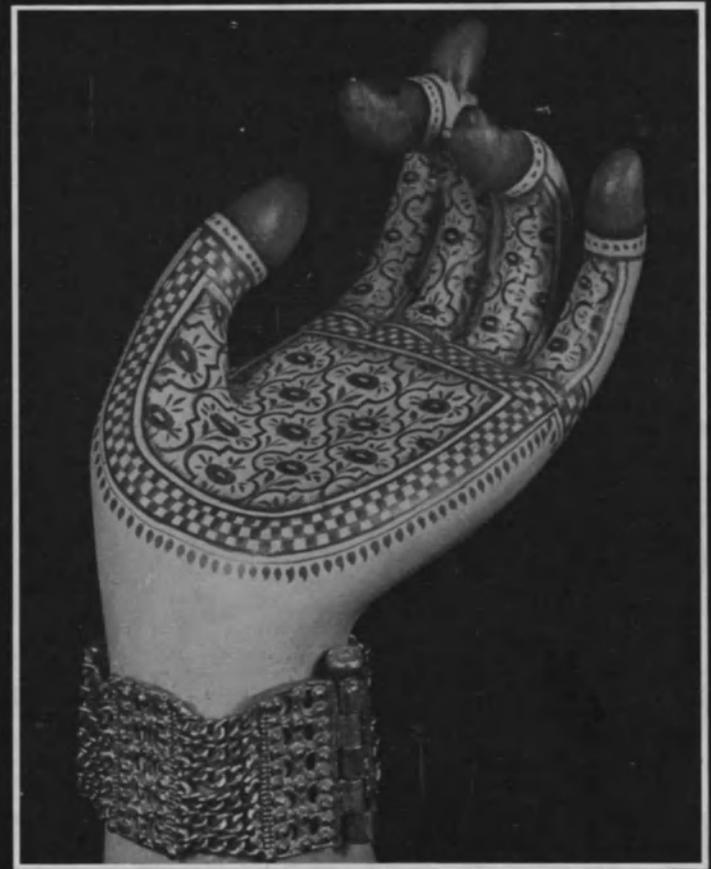
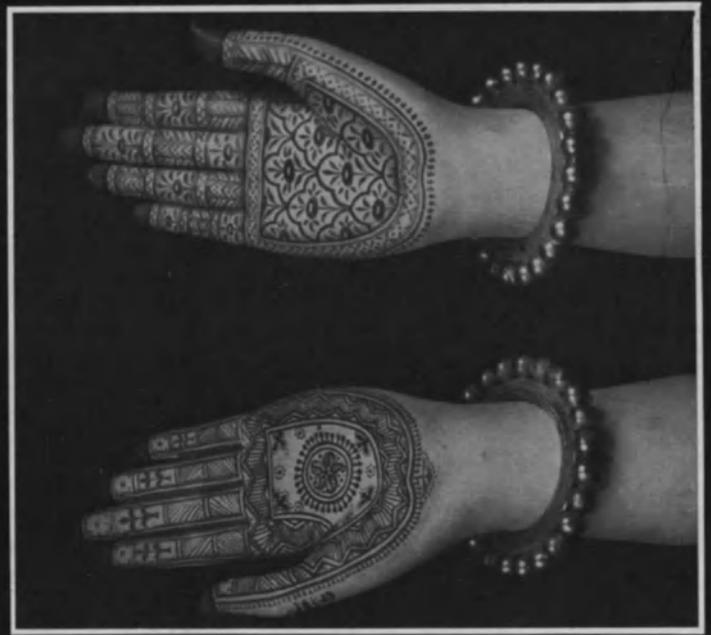
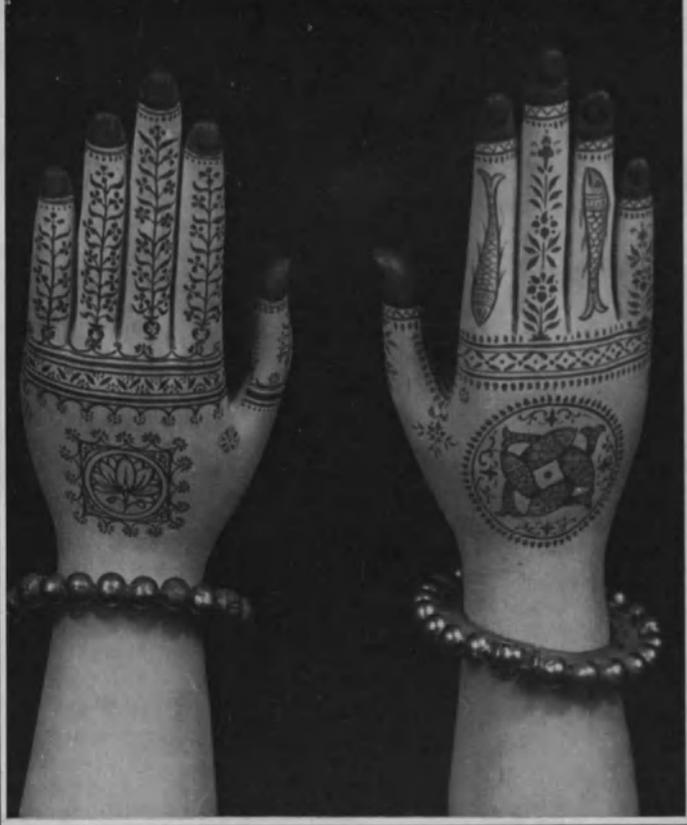
Le mehndi porte chance dans le mariage. Plus sombre est sa couleur rouge dans la paume d'une femme, plus cette femme, croit-on, est aimée de son mari. Du fait qu'il symbolise l'amour durable entre mari et femme, l'art du mehndi ne peut être pratiqué que par des femmes mariées.

Il est pour elles, un signe du mariage : célibataires et veuves ne peuvent porter ces dessins. Néanmoins on orne toutes les femmes mortes au mehndi comme de jeunes épousées. Jeunes filles et jeunes gens ne peuvent en enduire leurs pieds : ce serait un mauvais présage. De même, une femme enceinte ne peut pas se servir de mehndi : il faut attendre que l'enfant soit né.

Selon les croyances, la déesse Lakshmi, déesse de la chance et du



SUITE PAGE 22





Photos
Dept. d'archéologie,
Rajasthan, Jaipur



Photo : Jogendra Saksena, Nouvelle-Delhi



Dessin © Jogendra Saksena, Nouvelle-Delhi



Dessin © Jogendra Saksena, Nouvelle-Delhi

LES MULTIPLES SENS DU MEHNDI. Les dessins au mehndi, comme celui qui est artistiquement appliqué ci-dessus, servent à marquer nombre d'événements : saisons, fêtes et cérémonies. Ils se rapportent en particulier au mariage et au bonheur dans la vie conjugale. Les motifs des dessins au mehndi que l'on voit ici vont des fleurs (symbole du bonheur) aux scorpions (amour) et aux friandises (longue vie conjugale). L'art du mehndi a évolué avec le temps; dans le style « vieux mehndi » (à droite), les dessins sont exécutés à l'intérieur d'un carré ou d'un rectangle recouvrant toute la paume de la main. Dans le « nouveau mehndi » (en haut à droite) le dessin est effectué à l'intérieur d'un cercle, laissant assez de place autour du motif central pour en exalter la beauté.

► bonheur, demeure elle-même dans ces dessins. C'est un signe de chance pour un homme ou pour une femme que d'avoir un point de mehndi sur le front. Signe de chance, encore, lorsqu'on l'offre aux dieux et déesses pour les apaiser, pour demander des faveurs ou écarter les mauvais esprits.

Sur les mains et les pieds d'une fiancée, les décorations au mehndi sont indispensables lors des cérémonies du mariage. Autre coutume indienne, le *hathleva*, qui symbolise l'union conjugale : face au feu sacré, les fiancés se tiennent la main, où une boule de mehndi a été placée. Leurs paumes se teintent; on pense que plus sombre est la teinte, plus heureuse sera l'union.

Une chanson populaire exprime l'idée que l'amour germe au moment de la consommation du mariage et grandit ensuite avec le temps. Il se trouve que le mehndi y tient l'un des premiers rôles :

« *Bana* (le fiancé), tu es riche en couleur comme le mehndi,
Je te tiens dans mon poing
Bana, tu es beau comme le collyre,
Je te tiens caché derrière mes paupières.
Bana, tu es beau comme le soleil
Je te tiens dans mon vase à fleurs.
Bana, tu es brillant comme une perle
Je te tiens sur l'anneau de mon nez.
Bana, tu es riche en couleurs comme le mehndi,
Je te porte avec amour dans le beau creux de mes paumes. »

Dans une autre chanson sentimentale du Rajasthan, un homme parle des paumes de sa bien-aimée, si belles avec la couleur du mehndi.

« La liqueur d'amour du mehndi est une teinte aimable,
Pose ta main sur mon cœur,
La liqueur d'amour du mehndi est une couleur aimable.
Je fais offrande de rubis et de bijoux;
La liqueur d'amour du mehndi est une teinte aimable. »

Les dessins entrent dans plusieurs catégories : saisons, fêtes, cérémonies... et divers. Cette dernière catégorie sert à enrichir les dessins spéciaux et plutôt limités que l'on fait pour les fêtes et les cérémonies. On y trouve représentées bien des coutumes et croyances populaires.

Le dessin de *Bicchu*, le scorpion, est un symbole d'amour. Il est apprécié, surtout en été. Le perroquet est représenté aussi; il joue un rôle symbolique important dans les chansons du Rajasthan : c'est le messager des héroïnes. Le paon, connu pour sa beauté et son aspect multicolore, est le compagnon chéri des femmes qui ont été séparées de leur mari. On représente aussi des choses de la vie quotidienne : friandises, vêtements, fleurs et certains objets servant au jeu, les *chakarīs* (toupies) par exemple.

Les *keri* (mangues encore vertes) et les châtaignes d'eau apparaissent souvent, de même que les lotus. Les dessins où se trouvent soleil, lune, étoiles et *keri* sont la représentation d'un mariage parfait tout au long de la vie. Les fleurs sont le symbole du bonheur, les mangues vertes représentent la virginité et l'approche de l'été. Le paon, le perroquet et le scorpion symbolisent l'amour.

Le mehndi convient à l'été parce qu'il rafraîchit et adoucit les mains; il a aussi des propriétés médicinales qui le font apprécier pendant la saison des pluies. Les *bijanīs*, ou éventails, sont d'ailleurs un sujet populaire et fort approprié; on en trouve des centaines de modèles évoquant le besoin d'air frais et un soulagement à la chaleur...

PENDANT la saison des pluies, les dessins deviennent plus nombreux, plus élaborés et plus exubérants qu'en été et même qu'en hiver. C'est alors que la décoration du mehndi atteint sa plus grande beauté. On dessine des *keri* et des *chopar* — un jeu ressemblant au tric-trac. Le *Laharia* — vague de la mer ou ride d'un cours d'eau — reflète les sentiments de joie et d'excitation qui se font jour alors, l'ambiance qui domine à cette saison.

De nombreux dessins sont inspirés du *ghevar*, sorte de friandise que les frères offrent à leurs sœurs les jours de fêtes.

Le pouvoir rafraîchissant du mehndi fait de l'hiver la saison qui lui est le moins favorable. Il y a donc moins de dessins à cette époque.

Certaines fêtes comme *Kajjali Tija*, *Holi* et *Gangour* donnent lieu à des dessins particuliers. Bien des fêtes et des cérémonies ne servent qu'à exprimer le bien-être que doivent ressentir les hommes d'une famille; la fête *Tija* elle-même, que célèbrent les femmes mariées : celles-ci décorent alors leurs paumes de dessins représentant des maisons; ce sont des vœux de prospérité matérielle pour leur mari.

Gangour, fête du mariage, est l'une de celles qui font le mieux comprendre le sens du mehndi. Le dernier jour de cette fête, les jeunes filles qui souhaitent un bon mari font 32 marques au mehndi sur le mur. Et les femmes mariées qui souhaitent le rester toujours dessinent, elles, diverses friandises.

Des occasions de cérémonies comme la première grossesse et le *suraj* (accouchement) ne donnent pas lieu à des catégories de dessins bien précises. Dans les cérémonies de mariage, toutefois, *kalasha* (la cruche) et la swastika sont des symboles importants représentés dans les mains de la jeune épousée.

La cruche a un sens dans toutes les cérémonies religieuses; la swastika, elle, symbolise le bien-être à venir. Les mains de l'épousée sont aussi décorées quand elle abandonne la maison de sa mère pour celle de sa belle-mère.

Ces dessins au mehndi ne sont jamais figés. Ils changent avec le temps. Tout comme des idées nouvelles mettent chansons et contes au goût du jour, on voit de nouveaux motifs enrichir l'art mehndi. Dans le « vieux mehndi », les dessins sont exécutés à l'intérieur d'un carré ou d'un rectangle et tout l'intérieur de la main en est recouvert, depuis le poignet jusqu'à l'extrémité des doigts. Il reste très peu de peau nue.

Dans le « nouveau mehndi », les dessins sont faits à l'intérieur de cercles concentriques et couvrent seulement le centre de la paume. Les vides restants ne sont couverts que de petits motifs dispersés. Le « vieux mehndi » tend à surcharger de motifs appuyés les moindres espaces disponibles. Le « nouveau mehndi » laisse assez de place autour du motif central pour en exalter la beauté — tendance qui est bien celle de la décoration moderne. La tendance actuelle est aussi à la décoration florale.

On pratique également le mehndi dans les États qui bordent le Rajasthan : Uttar Pradesh, Bihar, Bengale, Orissa, Gujarat, Cachemire et Haryana. La plupart des coutumes diffèrent de l'un à l'autre. Les habitants de ces États ont d'ailleurs leurs propres chants pour exprimer l'importance du mehndi dans la vie quotidienne.

Le mehndi s'est aussi intégré à la tradition musulmane. Lorsque des milliers d'Indiens se sont convertis à l'Islam, pendant la période mogole, ils ont apporté leurs traditions avec eux, y compris le mehndi.

Cet art est donc étroitement et profondément lié à la vie populaire. Des proverbes en sont issus. Un de ces proverbes, « la main teinte au mehndi » fait allusion à ceux qui cherchent à fuir le travail...

On dit aussi : « le mehndi ne donne sa couleur que broyé sur de la pierre avec un pilon ». Comprenez : c'est seulement dans la peine que l'on acquiert quelque expérience de la vie.

Le mehndi offre ainsi une peinture vraie de la vie d'un peuple. On ouvre aussi une fenêtre sur la mentalité de ce peuple. La beauté, le merveilleux et la richesse de cette tradition peuvent se lire dans les belles paroles d'un poète ourdou :

« Maintenant j'ai résolu d'écrire les désirs de mon cœur sur les feuilles du mehndi. Ainsi, quand elle viendra cueillir ces feuilles, pourra-t-elle poser la main sur elles et lire mon message, apprendre mon secret. »

Jogendra Saksena



Dans une classe en plein air près de Dar es-Salaam (Tanzanie), des adultes apprennent à lire.

Photo © Jesper Kirknaes, Copenhague

DE L'ORAL A L'ÉCRIT

En Tanzanie, les contes traditionnels utilisés dans les livres de lecture pour adultes alphabétisés

par **Simoni Malya**

L'ANALPHABÉTISME est une forme d'oppression dans la mesure où il restreint le champ d'action d'un très grand nombre d'adultes et les empêche de participer pleinement à la résolution des problèmes et aux prises de décision qui auront pourtant une incidence sur leur vie quotidienne.

En République-Unie de Tanzanie, la nature oppressive de l'analphabétisme et la gravité des conséquences

SIMONI MALYA, éducateur et pédagogue tanzanien auprès de l'Institut d'éducation des adultes de Dar es-Salaam, est l'auteur de plusieurs livres en kiswahili. Ses travaux portent sur la création d'un milieu favorable et de matériels à l'intention des nouveaux alphabétisés. Le texte complet de l'étude que nous présentons ici est paru dans *Perspectives*, n° 1, 1976, revue trimestrielle de l'éducation, Unesco.

qu'il entraîne pour notre peuple apparaissent très nettement.

On estime que notre pays compte plus de 13 millions d'habitants, dont 7 millions d'adultes; les 6 millions restants sont des enfants ou des adolescents de moins de quinze ans. Plus de 80 % des adultes ne savent ni lire ni écrire.

Ces chiffres proviennent du recensement effectué en 1965 en République-Unie de Tanzanie (continentale). Par suite de la campagne d'alphabétisation entreprise après le recensement, le taux d'analphabétisme a sensiblement baissé, mais on ne sait pas encore avec précision dans quelle proportion.

Ce sont ces adultes qui représentent le secteur productif de notre population. Si l'on veut s'assurer leur participation au développement et au changement, il faut d'abord qu'ils aient compris la nécessité de ces processus.

Nous ne voulons pas dire par là qu'on ne peut aller dans le sens du

progrès et de l'évolution pour la simple raison qu'on ne sait ni lire ni écrire, mais nous prétendons que l'alphabétisation est un auxiliaire de progrès susceptible d'accélérer les processus de développement et de changement.

On estime par ailleurs que sur les 6 millions d'enfants et d'adolescents, près de 3 millions sont d'âge scolaire.

Pourtant, la moitié de ces derniers, soit plus de 1,5 million, ne sont pas scolarisés soit parce qu'il n'existe pas d'école près de chez eux, soit en raison de l'indifférence à l'égard de l'instruction scolaire.

Outre les analphabètes adultes il y a donc près de 1,5 million de jeunes qui risquent d'arriver à l'âge adulte sans avoir appris à lire et à écrire.

On estime encore que plus de 90 % de la population vit à la campagne, où le taux d'analphabétisme est particulièrement élevé si on le compare à celui des villes. Les éducateurs d'adultes qui souhaitent créer un

La Tanzanie a lancé une vaste campagne d'alphabétisation destinée à apprendre à lire et à écrire aux masses rurales qui représentent 90 pour cent de la population totale. A droite : jour de marché à Lushoto, agglomération située à quelque 300 km au nord-ouest de Dar es-Salaam. Page suivante : femme des Monts Uluguru, à 200 km à l'ouest de la capitale.

► environnement favorable à l'instruction doivent par conséquent centrer largement leur action sur les zones rurales.

D'autre part, par suite du manque de matériel de lecture d'entretien, plus de 60 % des adultes qui ont su lire et écrire à un moment donné retombent chaque année dans l'analphabétisme.

Cette difficulté supplémentaire réclame des éducateurs d'adultes qu'ils attaquent l'analphabétisme sur deux fronts à la fois. À mesure qu'on alphabétise les adultes, il faut se préoccuper sérieusement de préparer des matériels de lecture pour donner aux néo-alphabètes des raisons de continuer à lire et de ne pas oublier leurs connaissances.

Ce problème ne comporte pas de solution simple ou unique, car les adultes en question sont extrêmement nombreux et leurs goûts en matière de lecture varient inévitablement.

Enfin, on pense que si le taux d'analphabétisme est supérieur à 80 % chez les hommes, il dépasse 90 % chez les femmes. Il faut trouver rapidement le moyen d'éveiller l'intérêt particulier des parents, et notamment des mères et des femmes au foyer, pour les inciter à continuer à lire après leur alphabétisation.

On ne saurait parler de développement et de changement sans tenir compte des femmes : leur rôle est trop important pour qu'on ne les prenne pas sérieusement en considération.

Ces quelques faits et chiffres nous autorisent à qualifier notre pays de nation d'illettrés. Il s'agit donc d'enseigner la lecture et l'écriture de façon judicieuse tout en préparant les indispensables matériels de lecture d'entretien.

Pour résoudre ce problème, du moins en partie, nous nous sommes tournés vers des matériels qui conviennent aux adultes. Sous l'influence d'idées nées en réaction contre la conception « bancaire » de l'éducation selon laquelle « la seule marge de manœuvre qui s'offre aux élèves est celle de recevoir les dépôts, de les garder et de les archiver », nous avons pensé qu'à partir des récits traditionnels on pourrait obtenir des textes complémentaires pour les ex-illettrés avec la participation d'adultes.



Ce genre d'histoires aurait plus de chances de les intéresser qu'un matériel produit à l'extérieur et par d'autres. Aussi avons-nous opté pour les contes populaires tanzaniens et décidé d'expérimenter un système comprenant sept phases bien distinctes.

Nous avons d'abord cherché, dans les tribus, les vieillards qui s'étaient fait une réputation de conteurs et qui ne refuseraient pas de narrer leurs histoires à une personne étrangère à leur groupe tribal.

Puis nous leur avons rendu visite et avons lié connaissance avec eux un par un. Dans les communautés que nous avons visitées, les conteurs avaient droit à la considération qui est due aux maîtres.

Nous nous sommes présentés comme de jeunes enseignants désireux de profiter des leçons de maîtres plus âgés et nous avons été très bien accueillis.

Dans un troisième temps, nous avons évoqué l'importance des contes traditionnels et l'intérêt qu'il y avait à les conserver et à les consigner par écrit. On fixa une date à laquelle les conteurs des environs seraient invités à participer à un séminaire-atelier de production de matériel de lecture.

Il fallait créer une atmosphère propice à la narration des histoires. Les anciens s'en chargèrent.

Ce sont eux qui décidèrent quand ils travailleraient, quand ils se promèneraient, quand ils mangeraient, et

qui organisèrent en définitive le séminaire-atelier qui tirerait de leurs contes un matériel de lecture. Ils élirent un président qui parlait couramment leur langue et le kiswahili.

Au cours de la cinquième phase, avant d'enregistrer les contes, on a reparlé de l'avantage qu'il y avait à recueillir les récits et autres éléments appartenant à la tradition. On a souligné qu'on manquait de matériel de lecture et que les anciens étaient à même de nous en procurer; que leurs histoires véhiculaient des valeurs qui disparaîtraient bientôt si on ne les transcrivait pas par écrit avant la mort des vieux maîtres.

Puis, avant l'enregistrement, une répétition générale devait permettre aux conteurs de se remémorer leurs histoires et de s'exprimer avec autant de facilité que possible.

Septième et dernière étape, celle de l'enregistrement. Sitôt un récit terminé, on le réécoutait pour corrections éventuelles, et aussi pour divertir l'ensemble des participants, que cela amusait beaucoup d'entendre leur voix au magnétophone.

Mais avant de mettre les bandes de côté, il nous fallait traduire les contes en kiswahili — la langue officielle — et aussi les reproduire. Là encore, le rôle du président du séminaire-atelier fut essentiel.

On s'arrêta sur chaque phrase jusqu'à ce que celui-ci assure qu'on avait trouvé l'équivalent en kiswahili; et ce n'est qu'après une dernière



Photos © Jesper Kirknaes, Copenhague

confrontation avec l'enregistrement original qu'on a transcrit le texte en kiswahili.

Cette double opération de contrôle se poursuivait jusqu'à ce qu'on ait obtenu le parfait équivalent d'un récit en kiswahili écrit.

A partir des manuscrits on a confectionné la première maquette d'un opuscule. Les manuscrits ont été dactylographiés dans la forme, le format et le nombre de pages de la brochure définitive.

On a transcrit ensuite le manuscrit dactylographié sur des stencils. Puis on a reproduit, agrafé, broché.

Les adultes avaient enfin leur propre matériel de lecture. Les participants n'avaient-ils pas là « dit leur mot et nommé le monde », s'écartant ainsi de façon timide mais significative de la « culture du silence », selon l'expression du sociologue brésilien Paulo Freire ?

Le rassemblement et la reproduction de ces matériels nous ont obligés à parcourir de longues distances pour ne rencontrer parfois dans un village qu'un seul ancien ayant une réputation de conteur et prêt à livrer une ou plusieurs histoires emmagasinées dans sa mémoire depuis si longtemps.

Il n'a pas toujours été facile de convaincre les conteurs de quitter leur village pour participer à un séminaire ou à un atelier.

Malgré l'excellent travail fourni par les présidents de ces séminaires-ate-

liers et bien qu'ils aient été choisis parce qu'ils savaient parler couramment la langue des autres participants et le kiswahili, il était quelquefois ardu de trouver la traduction exacte des textes originaux. On s'est attaché à rendre le sens général des phrases et des expressions plutôt que celui des mots pris séparément.

Afin d'assurer la production d'un matériel de lecture intéressant et adapté et la transcription d'une partie de notre culture qui risquerait de disparaître avec les anciens des tribus, les conteurs ont bien voulu renoncer à leurs « droits d'auteur ».

Les difficultés que nous avons rencontrées ne sont rien à côté de la satisfaction que nous avons éprouvée à voir, tenir dans nos mains et lire les petits ouvrages qui avaient été produits par nos adultes.

Transformer en livres les opuscules est un problème mineur en comparaison de l'immense tâche qui a consisté à rassembler les matériels et à les transcrire pour les conserver sous forme dactylographiée, manuscrite ou même enregistrée.

Il fallait se hâter de faire quelque chose avant que les vieux conteurs ne disparaissent avec leur trésor d'histoires.

Il se peut cependant que la présentation actuelle des contes attire peu les adultes qui sont habitués à des livres de lecture élémentaire imprimés en caractères plus gros. L'absence d'illustrations pourrait égale-

ment les gêner, car ils préfèrent les livres illustrés.

Mais lorsqu'on est parvenu à se procurer la matière première, la question de la publication de manuscrits dactylographiés sous forme de livres n'a qu'une importance secondaire. Nous avons déjà réalisé 5 brochures totalisant 28 histoires et 59 proverbes. Nous avons déjà distribué plus de 500 exemplaires dans la seule région de Mwanza et nous avons en commande en permanence plus de 1 500 exemplaires des textes dactylographiés. Même sous cette forme, les matériels peuvent donc avoir beaucoup de succès.

Nous devons d'abord nous efforcer d'obtenir les matériels. Si nous envoyions le manuscrit dactylographié à une société d'édition privée, nous risquerions de manquer notre but, car nous visons à produire le plus possible au prix le plus bas, alors que l'éditeur cherche le profit maximal.

Nous suggérons que des entreprises nationales à but non lucratif aient la responsabilité des manuscrits lorsque ceux-ci seront en nombre suffisant.

Examinons le matériel produit jusqu'ici. Il s'agit d'histoires courtes pouvant convenir à des lecteurs novices.

Les histoires ont été écrites en kiswahili. Même s'ils ne savent pas la parler couramment, la plupart de nos adultes comprennent cette langue. Le lecteur qui le désirera pourra en lisant ces histoires en kiswahili se familia-



Nous publions, dans ces deux pages, deux contes traditionnels de Tanzanie recueillis au cours d'un « séminaire-atelier » auquel participaient les vieux conteurs (à gauche). Ils répètent leurs histoires avant de les enregistrer au magnétophone. Transmis oralement jusqu'ici, ces contes ont été écrits et servent de matériel de lecture pour les nouveaux alphabétisés.

Photo © Simoni Malya, Dar es-Salaam

Pourquoi l'hippopotame devint chauve et laid



Dessin © de M. P. Papapietro, tiré de *Contes du Zaïre*, coll. Fleuve et Flamme (Conseil international de la langue française, Paris 1976)

Il y a bien longtemps, l'hippopotame vivait sur la terre ferme et non dans les fleuves et les lacs comme il le fait aujourd'hui. C'était alors un bel animal au poil long et soyeux.

Un tel pelage suscitait l'envie des autres animaux, de la girafe en particulier qui souhaitait en avoir d'aussi fourni et d'aussi beau. Celle-ci décida de jouer à l'hippopotame un tel tour qu'il y perdrait tous ses poils et qu'ainsi l'hippopotame deviendrait l'animal le plus laid de la création. Et c'est bien ce qui arriva.

Le temps changea et le froid se fit soudain très vif. Tous les animaux se mirent à trembler, l'hippopotame aussi, comme les autres; mais il était si grand et si fort qu'il paraissait trembler plus fort que les autres.

La girafe tremblait aussi, mais quand elle vit l'hippopotame, elle prétendit qu'elle allait très bien. Pleine de ruse, elle s'approcha : « Pourquoi trembles-tu si fort? demanda-t-elle, comment se fait-il que ce changement de temps t'affecte encore plus que les autres? »

« Je ne sais vraiment pas ce que j'ai à trembler si fort, répliqua naïvement l'hippopotame, mais ces derniers jours, j'ai bien cru que j'allais mourir. »

La girafe fit semblant de se mettre à réfléchir à ce qu'il fallait faire pour aider l'hippopotame. Après avoir pensé un moment, elle dit : « Ta fourrure devrait te protéger et d'un froid excessif et d'une chaleur torride. Pourtant elle ne semble t'être d'aucune utilité par ce froid. Est-ce que ça a toujours été comme ça ou est-ce que c'est inhabituel? » demanda-t-elle comme quelqu'un qui compatit et veut aider en cherchant d'abord à comprendre une situation pour pouvoir y porter remède.

« Je dois t'avouer que j'ai connu toutes sortes de climats, mais celui-ci me laisse complètement désespéré », reconnut l'hippopotame en s'apitoyant sur son propre sort.

Non loin de là, il y avait un cratère, d'où jaillissait une source d'eaux bouillonnantes. L'eau était tellement chaude qu'on ne s'en servait que pour se soigner. En tout cas, personne ne s'y serait baigné.

La girafe savait que si quelqu'un se plongeait dans le bassin, où aboutissaient les eaux de la source, il serait brûlé à mort. « J'ai une idée, dit la girafe après un silence. Ton cas est vraiment extraordinaire, je pense donc qu'il faut le soigner d'une manière extraordinaire. Il y a un bassin d'eau chaude dans le cratère. » La girafe savait bien qu'il s'agissait d'eaux bien plus que chaudes, puisqu'elles étaient bouillantes. « Pourquoi ne vas-tu pas te plonger dans ce bassin? » suggéra-t-elle avec méchanceté.

« Ça paraît être une excellente idée. Mais combien de temps faudrait-il que je reste dans le bassin? Tu sais, il y a d'autres choses à faire que d'aller se baigner dans un bassin », ironisa l'hippopotame.

« Il faudra que tu y restes le temps de te sentir bien de nouveau. Tu ne peux pas rester tout le temps comme ça, à trembler. »

L'hippopotame grimaça et se mit à trembler de plus belle.

« De plus, on dit que les eaux du bassin ont la propriété de guérir ceux qui ont été ensorcelés ou empoisonnés », ajouta la girafe.

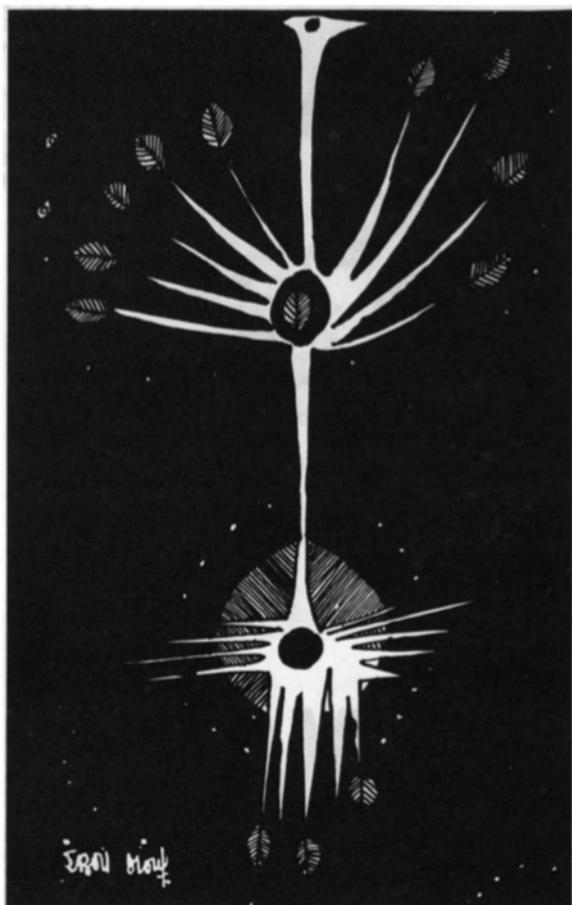
L'hippopotame avait l'air convaincu. « Je vais essayer », dit-il en se dirigeant vers le cratère. Au moment de descendre les parois du cratère, il se demanda ce qui pourrait bien arriver. Il hésita même au moment d'atteindre le bassin. Il s'arrêta au bord et tâta l'eau pour voir si elle était vraiment chaude. Elle ne lui sembla pas trop chaude. Elle était certainement loin d'être chaude.

Sans plus réfléchir, l'hippopotame se jeta dans le bassin. Hélas! sa figure et le reste de son corps furent cruellement brûlés et sa peau se couvrit d'ampoules. Malgré tout, il réussit à fermer les yeux et parvint à sortir du bassin en poussant des cris perçants. Plus tard, il pela et ses poils tombèrent, le laissant sans fourrure.

Bien que « guéri », l'hippopotame n'eut plus de toison et, conséquence de ses brûlures, sa figure se tordit et bourgeonna, le rendant vraiment laid. La girafe qui avait vu ce qui s'était passé, s'en alla tranquillement, avec un sourire en coin.

Jusqu'à aujourd'hui, chaque fois que l'hippopotame se souvient de ce bain, surtout de la chaleur de l'eau du bassin, il fonce vers un fleuve ou un lac aux eaux fraîches. Il revient souvent sur les rives pour se nourrir. Mais s'il y a un animal sur lequel il ne veut pas poser le regard, c'est bien la girafe.

Comment l'autruche s'est monté le cou



Dessin © Ibou Diouf, tiré de *Ethiopiennes*, Dakar

COMMENT se fait-il que l'autruche ait un si long cou ?

Il y a bien longtemps, l'autruche avait un cou normal par rapport à la taille de son corps. Elle se lia d'amitié avec le crocodile. Animaux et oiseaux qui connaissaient le caractère du crocodile vinrent trouver l'autruche et lui conseillèrent de s'éloigner du crocodile. « C'est un animal aux réactions imprévisibles, on ne peut pas lui faire confiance », ajouta une bête de grand âge.

Le malheur avec les autruches c'est que, bien qu'elles aient un corps volumineux, elles n'ont qu'une toute petite tête avec un tout petit cerveau. L'autruche ne voulut pas écouter les conseils des oiseaux et des animaux car, comme toutes les autres autruches, elle était sotte.

Dédaignant ainsi les conseils des autres oiseaux et autres bêtes, l'autruche alla boire au lac. Elle y rencontra son ami le crocodile qui, n'ayant rien trouvé à manger, était affamé. « Approche-toi mon amie, lui dit le crocodile rusé, j'ai de gros ennuis et je crois que, si tu veux bien, tu peux me tirer d'affaire ».

« Qu'est-ce qui se passe, demanda l'autruche avec sympathie et en dressant sa petite tête, est-ce que je peux t'aider ? »

« J'ai terriblement mal à une de mes dents et je ne peux plus rien mâcher », pleurnicha le crocodile.

« Et qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » demanda sottement l'autruche.

« Je vais ouvrir toute grande ma bouche, suggéra le crocodile, mets ta tête dedans, tu pourras mieux voir ce que j'ai là à la dernière dent de la mâchoire gauche. »

« D'accord », acquiesça l'autruche trop confiante. Dès qu'elle eut mis sa petite tête dans la gueule du crocodile, celui-ci referma les mâchoires et essaya d'attirer l'autruche dans le lac. C'était idiot, car l'autruche était jeune et solide. Dans ses efforts pour sauver sa tête, elle tira presque le crocodile hors du lac.

Plus ils tiraient, chacun de son côté, plus le cou de l'autruche s'allongea et plus le crocodile avançait sur la rive. Finalement il lâcha la tête de l'autruche. Le résultat de ce petit jeu fut que le cou de l'autruche devint plusieurs fois plus long qu'avant.

Jusqu'aujourd'hui, l'autruche est l'un des oiseaux marcheur, qui va le plus vite. Son cou, bizarrement dépouillé de plumes, est d'une longueur insolite. Et elle préfère éviter fleuves et lacs de peur d'y rencontrer un crocodile.

riser avec la culture wanyamwesi ou wasukuma sans avoir besoin d'être initié au kinyamwesi ou au kisukuma. Ceux qui connaissent la culture tanzanienne seront à même d'apprécier l'humour contenu dans ces contes.

Nous avons envisagé jusqu'ici la production de ces matériels sous l'angle de la question : « L'alphabétisation : et après ? » Mais choisir de recueillir et d'imprimer des contes traditionnels ce n'est pas seulement fournir des matériels de lecture.

Ces textes renferment le genre d'enregistrement que nos pères connaissaient. Ils représentent des situations d'enseignement et d'apprentissage susceptibles de nous aider à mieux répondre aux besoins de nos adultes. En rassemblant et en éditant ces matériels, nous perpétuons en fait l'éducation des adultes familière à nos aïeux.

Il faut approfondir les voies par lesquelles l'éducation traditionnelle peut renforcer l'éducation d'aujourd'hui. D'autre part, comme ces matériels appartiennent à la tradition orale, ils risquent fort de disparaître.

L'habitude de raconter des histoires se perd, remplacée par la radio et par d'autres innovations. Lorsque les vieillards qui ont gardé en mémoire ce matériel mourront, notre culture non écrite mourra avec eux.

Nous avons limité cette fois notre champ d'action aux contes traditionnels. Mais il y a tant d'autres thèmes à absorber : le passé historique (vu par les anciens); les personnages marquants; les chansons; les maximes; les devinettes; les poèmes; les cérémonies qui accompagnent la naissance, le mariage et la mort; les proverbes, etc.

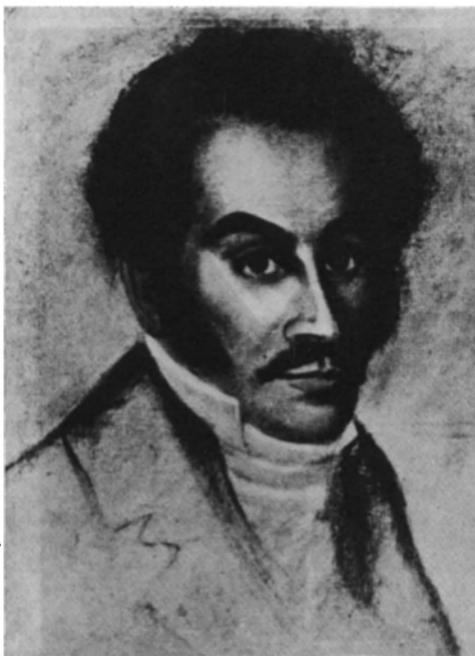
La matière ne manque pas. Il existe en République-Unie de Tanzanie plus de 120 tribus, qui ont chacune un mode de vie particulier. En admettant qu'on n'écrive que les histoires et qu'on en recueille une trentaine dans chaque tribu, on obtiendrait pour nos adultes 120 histoires \times 30 = 3 600 histoires.

De même, si l'on s'intéressait aux poèmes, aux proverbes, etc., on pourrait alors produire une masse énorme de matériel de lecture portant la marque de la culture tanzanienne.

Enfin, la République-Unie de Tanzanie est un pays neuf : elle n'a que treize ans. Avant son accession à l'indépendance, elle n'était qu'un conglomérat de tribus. Les anciennes communautés tribales doivent aujourd'hui se fondre en une seule nation.

Heureusement, le kiswahili constitue déjà un facteur d'unité important, ainsi que la culture traditionnelle dont le pays est si riche : d'où la nécessité de rassembler et de publier en kiswahili tous les matériels traditionnels afin de les faire connaître à l'ensemble des Tanzaniens et au reste du monde.

Coll. Alfred Boulton, Caracas. Photo tirée de *Bolívar le Libérateur*, par A. Whitridge, éd. F. Nathan, Paris



Voilà cent cinquante ans se réunissait à Panama un vaste « Congrès continental » qui, par sa conception et ses objectifs, peut être considéré comme le précurseur de nos organisations internationales. Ce congrès politique, conçu et convoqué par Simon Bolívar, « le Libérateur » (ici, portrait anonyme

BOLIVAR ET LE CONGRÈS DE PANAMA

Première tentative d'une organisation internationale

par **Arturo Uslar-Pietri**

ARTURO USLAR-PIETRI, ambassadeur et délégué permanent du Venezuela auprès de l'Unesco, est l'un des écrivains les plus renommés d'Amérique latine. Il est l'auteur de nombreux romans, récits et essais comme *La Otra America*. Son roman *Les Lances rouges* a été publié en français aux éditions Gallimard, Paris 1933. Il a été professeur de littérature hispano-américaine à l'Université de Columbia (États-Unis). Il vient d'être élu au Conseil exécutif de l'Unesco.

LE 9 décembre 1824, dans une haute et étroite vallée des Andes péruviennes, se livre la bataille d'Ayacucho. Le général Antonio José Sucre, lieutenant de Simon Bolívar, remporte une victoire complète et décisive sur la dernière et puissante armée dont disposait encore la couronne espagnole en Amérique du Sud.

La victoire est totale. Elle met fin, après quinze ans, à la lutte pour l'indépendance qui avait commencé avec le pronunciamiento du *Cabildo* (Conseil de la ville) de Caracas en 1810. Lutte qui s'était étendue, au prix de luttes et de sacrifices constants, depuis le Venezuela et l'Argentine jusqu'à la vice-royauté espagnole du Pérou, en passant par la Colombie, l'Équateur et le Chili.

L'indépendance politique et la formation des républiques de ce grand continent ont été avant tout et surtout l'œuvre de Simon Bolívar. Sa tâche fut immense et a embrassé tous les aspects de cette véritable révolution.

Il a incarné, défini et réalisé l'effort essentiel non seulement pour atteindre l'indépendance politique par la lutte armée dans une guerre longue et inégale contre l'Empire espagnol, mais aussi pour jeter les bases d'une nouvelle et complexe organisation des nouveaux États, et pour définir la voie de l'Amérique latine et le rôle qu'elle devait jouer dans le monde.

Bolívar a accompli une œuvre incomparable tant par son action que par sa pensée, son réalisme politique et sa vision d'un avenir où les nouvelles institutions politiques n'étaient

pas moins importantes que les batailles.

Il a dû également affronter les problèmes pratiques et immédiats posés par cette nouvelle organisation de l'Amérique latine; il a affirmé aussi la présence et l'identité de celle-ci face à la complexité de l'ordre international auquel elle venait de s'incorporer, et tout cela sans aucune expérience et sans ressources.

Bolívar n'a jamais considéré l'indépendance comme un problème national ou local. Pour lui, et c'est là une preuve de son génie, le mouvement d'indépendance devait s'étendre à l'Amérique latine tout entière, s'appuyer sur l'union et la coopération étroites des nouveaux États, et observer attentivement l'évolution de la politique de l'Europe et du monde.

L'étonnant, c'est que deux jours avant la bataille d'Ayacucho, il convoque, de Lima, les autres pays récemment libérés, à un congrès qui établirait la forme d'union la plus étroite.

Cette idée l'habitait depuis longtemps. Déjà, en 1810, quand, alors inconnu, il séjourne à Londres en qualité d'agent diplomatique de la *Junte* de Caracas récemment constituée, Bolívar déclare, dans un journal anglais, son intention « d'inviter tous les peuples d'Amérique à s'unir en une confédération ».

Cette idée, les fondateurs de l'indépendance du Venezuela la partagent. Dans la première Constitution de 1811, ils envisagent la création d'une confédération américaine et se déclarent prêts à y adhérer.

Dès le début de sa lutte armée, Bolívar comprend qu'il faut non-seu-

de 1816) avait pour but de stopper la désagrégation de l'Amérique latine et de fonder une grande fédération de peuples, unis par un même héritage et un même idéal de liberté.
A droite : monument érigé à Panama, à la mémoire de Bolivar lors du premier centenaire du Congrès.

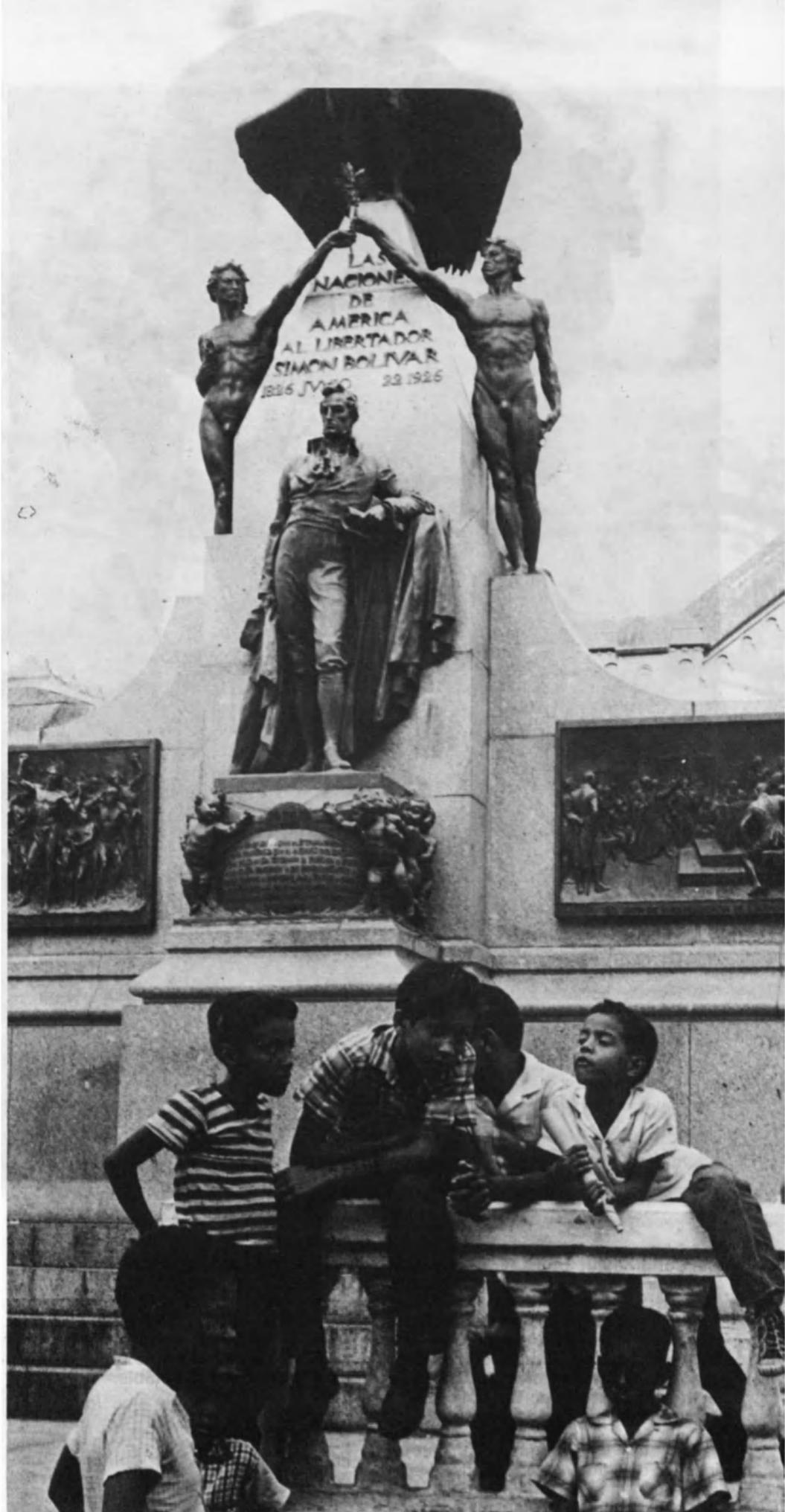


Photo © Almas, Paris

lement unir le Venezuela et l'actuelle Colombie en un seul État, mais aussi étendre cette unité à toute l'Amérique hispanique. En 1814, dans les moments difficiles et incertains de la lutte armée qui commençait, il proclame : « pour nous, la patrie, c'est l'Amérique ».

En 1815, à la Jamaïque, dans l'adversité de la défaite, fugitif et désemparé, Bolivar écrit l'un des documents les plus extraordinaires de l'histoire politique américaine. Dans une lettre adressée à l'un de ses correspondants, qui publie, à Kingston, un journal en anglais, il brosse du présent et du futur de l'Amérique latine un tableau d'une étonnante exactitude.

Dans cet admirable document, il réaffirme sa conviction de la nécessité d'unifier politiquement les nouveaux États. Il écrit : « Je désire plus que nul autre voir se former en Amérique la plus grande nation du monde, moins par son extension et ses richesses que par sa liberté et sa gloire ».

Et d'un ton prophétique et comminatoire, il développe encore sa conception : « C'est une idée grandiose que de vouloir faire de tout le Nouveau Monde une seule nation, avec un seul lien qui unisse ses parties entre elles, et au tout. Ce Nouveau Monde qui a en commun une origine, une langue, des coutumes et une religion devrait, par conséquent, n'avoir qu'un seul gouvernement unissant en une confédération les différents États qui viennent de se former »...

« Qu'il serait beau que l'isthme de Panama soit pour nous, ce que celui ▶



Panama la vieille : cette tour est tout ce qui reste de la vieille cathédrale construite en 1619. Au centre de la ville moderne se dresse l'actuelle cathédrale à l'architecture religieuse caractéristique de la période coloniale espagnole, style qui s'est développé en Amérique centrale et dans les Caraïbes. A gauche, visages d'une jeunesse que l'on pourrait appeler « Panama de demain ».



▶ de Corinthe fut pour les Grecs. Plût au ciel qu'un jour, nous ayons la chance d'installer à Panama un auguste congrès réunissant les représentants des républiques, royaumes et empires et pouvoir ainsi étudier et discuter les hauts intérêts de la paix et de la guerre avec les nations des trois autres parties du monde ».

Lorsque Bolivar lance ce projet insolite et émouvant, l'indépendance de l'Amérique latine est bien loin d'être un fait acquis. Pourtant, il se rend immédiatement compte, avec une sagacité extraordinaire, que l'unité des futurs États est une condition essentielle à la préservation de leur indépendance.

Il insiste sur les éléments d'unité qui lient les peuples issus de l'empire espagnol (mœurs, langue, religion, etc.) et il pense que c'est sur cet héritage commun, légué par le passé, qu'il faut construire une organisation commune, solide et stable.

Mais il va encore plus loin et il souligne la nécessité de créer à Panama, où pourrait se situer le centre de l'univers politique, un congrès permanent pour la paix et la coopération réunissant toutes les nations du monde.

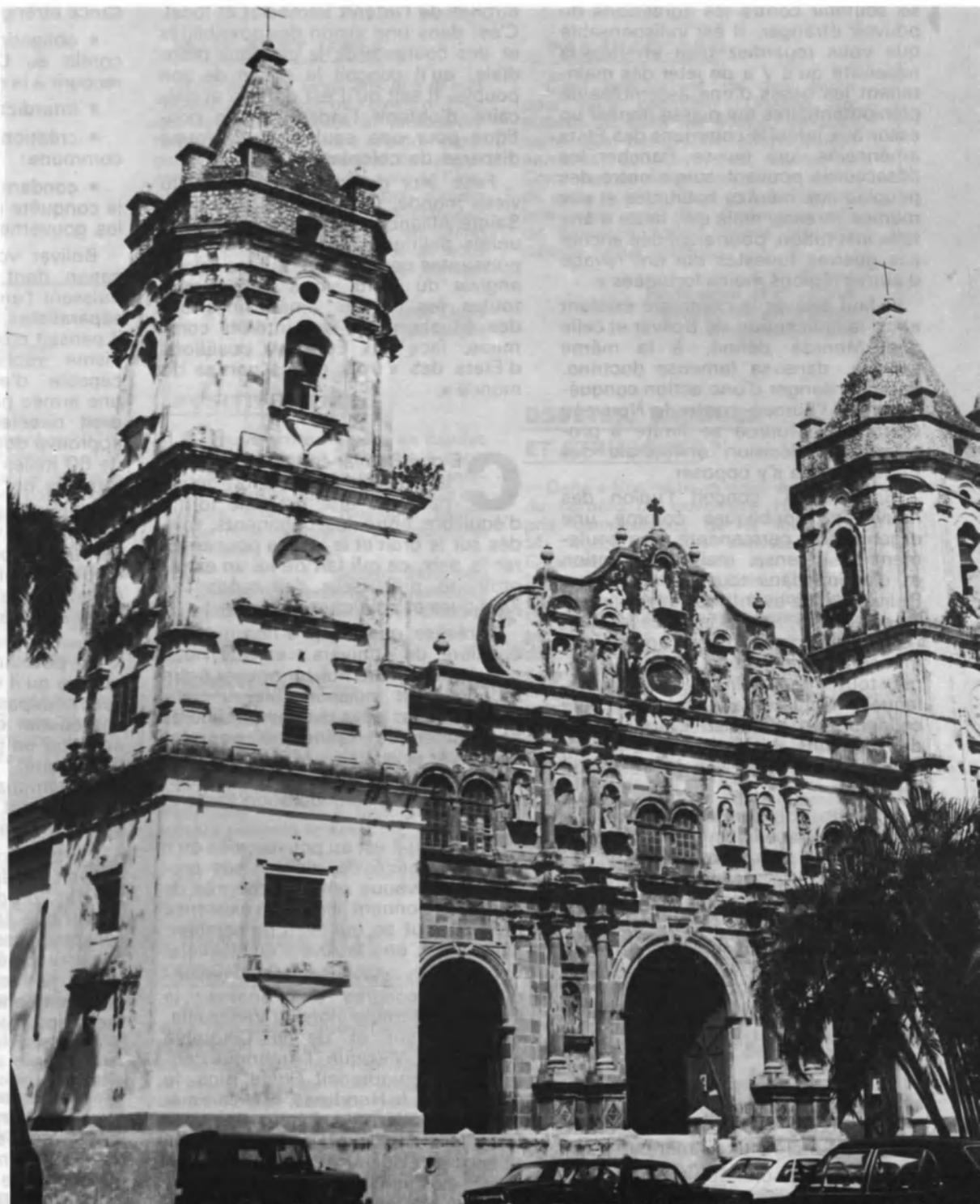
L'humanité devra attendre plus d'un siècle et traverser deux guerres mondiales, pour voir se réaliser quelque chose de semblable par la création

de la Société des Nations, puis de l'Organisation des Nations Unies.

Bolivar reprend la lutte armée, et depuis les rives vénézuéliennes de l'Orénoque, il fait savoir aux autorités argentines du Rio de la Plata qu'une fois la guerre finie, il les « invitera à former une seule société, afin que dans l'Amérique méridionale, notre devise soit l'unité ». Et il développe cette idée dans la lettre qu'il joint à cette proclamation : « Une, doit être la patrie de tous les Américains, car nous avons été parfaitement unis en tout ».

Quand la fortune des armes le porte de victoire en victoire et qu'il a formé la Grande-Colombie — une seule répu-

Sur les ruines du passé l'espérance du futur



Photos © Almasy, Paris

blique réunissant le Venezuela, l'Équateur et la Nouvelle-Grenade (l'actuelle Colombie) — il donne des instructions à un groupe de plénipotentiaires afin qu'ils invitent les gouvernements libres de l'Amérique du Sud, de l'Amérique centrale et du Mexique à participer à un congrès qui jetterait les bases de l'unification.

Ce faisant, il est clair que Bolivar n'a pas uniquement l'intention de créer une alliance transitoire de défense face au danger d'une invasion européenne. Rappelons que les anciens régimes qui avaient lutté contre la France révolutionnaire venaient de créer la Sainte-Alliance dont le but était la défense de la monarchie

absolue et de l'ancienne structure sociale.

Il était évident que l'un des objectifs les plus immédiats de cette Sainte-Alliance allait être de restituer les colonies libérées de l'Amérique latine à leur ancienne métropole. En somme, c'était universaliser la lutte contre la démocratie, la liberté politique et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Bolivar voit le danger et tente de convaincre toutes les jeunes républiques américaines de la nécessité de s'unir étroitement. Il a sans doute à l'esprit l'exemple de l'union des colonies anglaises de l'Amérique du Nord et du congrès qui leur octroya

une unité politique durable.

Il explique aux délégués : « En ce moment, rien n'intéresse davantage le gouvernement de Colombie que la formation d'une ligue vraiment américaine. La confédération envisagée ne doit pas se fonder sur le seul principe traditionnel d'une alliance défensive et offensive. Elle doit être plus étroite encore que celle qui vient de se former contre la liberté des peuples en Europe ».

« Il faut que notre société soit une société de nations sœurs, encore séparées par l'exercice de leur souveraineté et par le déroulement des événements humains, mais unies, fortes et puissantes, afin de pouvoir ►

se soutenir contre les agressions du pouvoir étranger. Il est indispensable que vous regardiez bien en face la nécessité qu'il y a de jeter dès maintenant les bases d'une assemblée de plénipotentiaires qui puisse donner un essor aux intérêts communs des États américains, qui puisse trancher les désaccords pouvant surgir entre des peuples aux mêmes habitudes et aux mêmes mœurs, mais qui, faute d'une telle institution, pourraient déclencher ces guerres funestes qui ont ravagé d'autres régions moins fortunées ».

Il faut relever le contraste existant entre la conception de Bolivar et celle que Monroe définit, à la même époque, dans sa fameuse doctrine. Face au danger d'une action conquérante de l'Europe contre le Nouveau Continent, Monroe se limite à proclamer la décision unilatérale des États-Unis de s'y opposer.

Bolivar, lui, conçoit l'union des nouvelles républiques comme une organisation permanente non seulement de défense, mais d'intégration et d'action dans tous les domaines. Bolivar pense avant tout à l'Amérique ex-espagnole, et à la nécessité de l'organiser pour parer un danger immédiat, mais, aussi pour développer toute une politique de l'avenir, laquelle impliquerait également une collaboration avec les États-Unis et des relations de justice entre l'Amérique tout entière et le reste du monde.

Il fallut attendre encore près de deux ans, jusqu'à ce qu'une victoire militaire complète accorde l'indépendance à tout l'ancien Empire espagnol, pour que Bolivar relance sa proposition.

C'est ce qu'il fait de Lima, lorsque, à la veille de la bataille d'Ayacucho, il s'adresse aux autres gouvernements et les invite à ce congrès de Panama si désiré.

TROIS grandes idées ont guidé Bolivar dans son long effort pour créer une Amérique libre :

La première, unir étroitement, dans une action politique unitaire, la plupart des pays issus de l'écroulement de l'empire espagnol, pour constituer, au Sud de l'Amérique, ce que les anciennes colonies anglaises avaient réussi en créant, au Nord, les États-Unis.

La deuxième idée qui complétait et renforçait la première, c'était d'établir un pacte d'aide et de coopération entre tous les États américains, y compris ceux de langue et d'origine différentes comme les États-Unis, le Brésil et Haïti.

La troisième enfin, d'une portée encore plus universelle, c'était de créer cet « auguste congrès » réunissant tous les gouvernements du monde pour « étudier et discuter les hauts intérêts de la paix et de la guerre ».

Sa pensée dépasse donc les limites

étroites de l'intérêt immédiat et local. C'est dans une vision des possibilités et des courants de la politique mondiale, qu'il conçoit le destin de son peuple. Il sait qu'il est difficile et précaire d'obtenir l'indépendance politique pour une seule ou un groupe dispersé de colonies.

Face aux grandes puissances du vieux monde, face à la menace de la Sainte-Alliance, il faut organiser des unités politiques plus vastes et plus puissantes comme l'ont fait les colons anglais du Nord, sans oublier que toutes les nations américaines ont des situations ou des intérêts communs, face aux États ou coalitions d'États des « trois autres parties du monde ».

CE que Bolivar conçoit, c'est réellement un nouvel ordre international, une nouvelle forme d'équilibre entre les continents, fondés sur le droit et la justice pour assurer la paix, ce qui fait de lui un extraordinaire précurseur des tendances juridiques et politiques modernes.

Il réalise que ce qu'il nomme « un équilibre de l'univers » et que nous appelons aujourd'hui un nouvel ordre mondial, est indispensable. Il comprend que les pays récemment libérés de l'Amérique latine ne pourront conserver et atteindre la pleine dignité de leur indépendance, qu'en se constituant en une confédération vaste et solide.

Et dès qu'il est au pouvoir, dès qu'il a la possibilité de réaliser ses projets, il convoque enfin le congrès de Panama, donnant ainsi une existence réelle à tout ce qui avait pu sembler, jusqu'alors, être le rêve d'un idéaliste.

Les États suivants furent convoqués au congrès de Panama : la Colombie (formée alors du Venezuela, de l'Équateur et de la Colombie actuels), le Mexique, l'Amérique centrale (qui comprenait Costa Rica, le Guatemala, le Honduras, le Nicaragua et le Salvador), le Pérou, l'actuelle Bolivie, le Chili, l'Argentine, le Brésil et les États-Unis. Pour différentes raisons, bien qu'ayant accepté l'invitation, les États-Unis, le Brésil, l'Argentine, la Bolivie et le Chili ne purent y assister.

Le 26 juin 1826, enfin, s'ouvre à Panama l'extraordinaire réunion. Les délégués du Pérou, qui avaient reçu des instructions de Bolivar lui-même, fixèrent les objectifs principaux suivants :

- création d'une confédération permanente;
- union et coopération en temps de paix comme en temps de guerre contre toute nation qui prétendrait dominer une partie de l'Amérique ou l'Amérique tout entière;
- garantie réciproque du respect de l'indépendance, de la liberté et du territoire;
- interdiction de conclure toute alliance unilatérale avec une puis-

sance étrangère sans commun accord;

- obligation de soumettre tout conflit au Congrès permanent sans recourir à la guerre;
- interdiction du trafic d'esclaves;
- création d'une force militaire commune;
- condamnation de la guerre et de la conquête entre les peuples et entre les gouvernements.

Bolivar voulait établir une organisation dont la force et l'autonomie puissent l'emporter sur les tendances séparatistes locales. C'est pourquoi il pensait créer, en plus du haut organisme représentatif et permanent capable d'assumer cette fonction, une armée permanente qui ne dépendrait directement d'aucun État. On approuva donc la création d'une force de 60 milles hommes et d'une marine formées par tous les pays membres.

C'était la première fois dans l'histoire que se créait un type de confédération dont le but n'était pas d'obtenir une victoire guerrière mais d'établir une union durable entre les peuples libres dans la paix et le progrès.

Et pourtant, Bolivar n'obtint pas tout ce qu'il voulait. Ceux qui ne pouvaient dépasser leurs petits intérêts immédiats et villageois ne purent accepter un projet aussi vaste et révolutionnaire. Et ils introduirent des modifications et des limitations qui dénaturèrent en grande partie ce projet d'un niveau si élevé.

Il était trop tôt, peut-être. On ne pouvait espérer qu'une vision si hautement progressiste du destin de l'Amérique latine et du monde soit acceptée avec enthousiasme et loyauté par une société qui n'était pas encore sortie de son passé colonial et où régnaient encore préjugés et intérêts mesquins.

LE généreux projet de Bolivar ne lui survécut pas. Au dix-neuvième siècle, l'histoire de l'Amérique latine ne se caractérise pas par l'unité et la confédération de ses peuples, mais plutôt par leur division.

Le projet forgé par le grand homme de l'Amérique n'a pu se réaliser alors, mais aujourd'hui, dans les circonstances du monde actuel, il prend un nouvel essor et apparaît d'une urgence indéniable. Chaque jour, les peuples latino-américains se raffermissent dans la conviction qu'il leur est nécessaire de s'unir pour affirmer leur présence sur la scène mondiale.

Pour y parvenir, la base la plus solide réside dans la pensée de Bolivar, dans son action et son projet grandiose du Congrès de Panama. Cette grande leçon donnée il y a 150 ans ne concerne pas seulement les Latino-américains, mais tous les hommes qui se lèvent aujourd'hui dans le tiers monde à la recherche d'un ordre international plus juste.

Arturo Uslar-Pietri

Nos lecteurs nous écrivent

L'UNESCO EN BANDES DESSINÉES...

Toutes mes félicitations pour votre numéro d'août-septembre 1976. « Si l'Unesco m'était contée ». J'ai apprécié l'imagination et le courage qu'il vous a fallu déployer pour adopter une nouvelle technique destinée à attirer l'attention sur les grandes réalisations de l'Unesco au cours des trente dernières années. Ce numéro peut être lu et compris par des personnes de tous âges et de tous niveaux culturels. Ma jeune fille a emporté ce numéro à l'école et tous ses petits camarades en voulaient un exemplaire.

Lors d'un séminaire sur les Nations Unies organisé en 1958 avec l'assistance financière de l'Unesco, j'avais proposé que, le cas échéant, l'Unesco, l'Organisation mondiale de la Santé, etc. informent le public de leurs réalisations sous forme de ces bandes dessinées qui étaient alors, et sont toujours, appréciées par les enfants et même par un grand nombre d'adultes. Mais les participants à ce séminaire crièrent au loup et ma proposition fut rejetée. C'est avec plaisir que je découvre, 18 ans plus tard, des gens capables, comme vous, de se servir de ce genre de publication pour mettre en lumière les réalisations de l'Unesco.

L. H. Horace Perera
Assistant spécial
pour la région Asie,
Confédération mondiale
des organisations
de la profession enseignante
Morges, Suisse

... QUE C'EST LAID !...

Abonnée des premiers jours, je suis très déçue et en colère par « Si l'Unesco m'était contée ». Pourquoi imiter ces médiocres bandes dessinées — la facilité, la banalité et la laideur — oh ! Abou Simbel...

C'est bien le premier numéro que je ne lirai pas — que cela me semble ennuyeux ce genre de lecture — et pourquoi le seul « garçon » qui n'est que la moitié de l'humanité ?

J'ai 64 ans, est-ce l'explication ? Et pourtant je suis en pleine activité et je pars ces jours-ci avec sac de couchage et sac à dos pour le Lada'h Lada'h et le Sikkim avec trois amies (sur les traces de la grande Alexandra David Neel).

Andrée Looten Aroz
Golfe Juan, France

...MAIS FORT UTILE...

Voilà plus de vingt ans que je suis abonné au *Courrier de l'Unesco*. Pour des raisons pratiques et professionnelles, je suis abonné à l'édition espagnole : je suis professeur de langue espagnole aux cours du soir de l'Institut L.B.C. à Anvers. Votre numéro d'août-septembre 1976, « Si l'Unesco m'était contée » présente un grand intérêt pour mes étudiants et vous pouvez être assuré que ce numéro nous a enthousiasmés !

Raymond Duys
Mortsel, Belgique

...POSITIVEMENT...

Je trouve votre numéro en bandes dessinées si positif, si facile à comprendre et, en même temps, si intéressant, que je voudrais savoir s'il est possible d'obtenir plusieurs exemplaires (une douzaine, par exemple) de ce même numéro.

Gilbert Blondeau
Responsable de la Bibliothèque
municipale de Ste Foy, Canada

...MAGNIFIQUE...

Je viens de terminer la lecture de votre magnifique numéro d'août-septembre 1976, et il faut que je m'y abonne. Ayez l'obligeance de m'abonner — à compter du numéro d'août-septembre — car il faut que mes enfants puissent le lire.

J. Eric Diehl
Boras, Suède

...NON, PLUS BÊTE ENCORE QUE LAID...

Je profite de cette occasion pour vous dire que je trouve indigne d'une publication comme la vôtre, le numéro en bandes dessinées, qui sont laides et bêtes. J'espère que vous ne persévèrerez pas dans ce genre qui ne peut que déformer le goût et les idées.

Jeanne Taillard
Paris - France

...EN SOMME DES BULLES...

A mon avis, ce numéro est mal dessiné, les couleurs sont pauvres et, plus grave, la technique des « bulles » en rend la lecture très difficile. Quelqu'un qui n'aurait aucune connaissance des travaux de l'Unesco, ne serait pas plus avancé après la lecture de ce numéro. J'espère que vous ne prévoyez pas la réédition d'une expérience, à mon sens, aussi laide. Si moi ou mes amis désirons lire des bandes dessinées, nous pouvons acheter les publications qui se spécialisent dans ce genre.

Anne Keryon
Accrington, Royaume-Uni

... PAS D'ACCORD

C'est exactement ce qu'il fallait pour faire connaître l'Unesco aux enfants et dans les écoles. Je souhaite que de grands efforts soient entrepris au sein des différentes Commissions nationales pour se servir de votre numéro dans ce but. Il serait bon aussi que des dessins animés de plusieurs sortes soient produits dans la même optique.

J. C. Cairns
Professeur et directeur
Université de Guelph
Ontario, Canada

OSSÈTES, BASQUES ET ÉTRUSQUES ?

Dans « Nos lecteurs nous écrivent » du numéro de novembre 1976, j'ai pris connaissance de la lettre de M. Kusov sur les « mystères du Caucase », concernant les anciens fortins de l'Ossète du Nord. Car il y a un mystère, non seulement sur les constructions médiévales mais aussi sur le peuple ossète lui-même. Il y a une dizaine d'années existait en France un « Institut Ossète » qui étudiait leur langue. On y trouvait curieusement une ressemblance entre les mots ossètes, français et basques. De ce fait, l'Institut concluait que les Ossètes avaient dû passer, à une époque indéterminée, au sud de la France et que les Basques seraient d'origine ossète. L'Institut pensait même à une relation entre les Ossètes et les Étrusques, peuple qui reste encore mystérieux.

Il est intéressant de noter que, dans *La Princesse lointaine*, Edmond Rostand considérait les Ossètes comme le reste de la suite de cette Princesse, suite définitivement fixée au Caucase; affirmation toutefois bien hasardeuse !

M. Salkazanov
Directeur
Centre des Citoyens
de l'Univers
Saint-Denis, France

SUS AU STRESS !

Le remarquable article de Ivan S. Khorol sur le stress (octobre 1975) soulève des problèmes qui concernent chacun de nous, outre, bien sûr, les spécialistes. La révolution scientifique et technologique, l'urbanisation et l'allongement de la durée de vie ont imposé un poids accru. Dans ces conditions, il faut repenser les défenses de notre système nerveux. Le problème est vraiment complexe et nécessite la coopération des cliniciens, biochimistes, physiologistes, pathophysiologistes, pharmacologues et sociologues de tous les pays. Il serait peut-être nécessaire de mettre sur pied un centre unique pour la coordination de tous ces efforts, centre qui pourrait revêtir la forme d'un Institut international sur le Stress.

A. Luk
Moscou, U. R. S. S.

LECTURES

■ Pour un autre développement par Alain Birou et Paul-Marc Henry

Analyse par le Centre de développement de l'OCDE des possibilités d'un autre développement mondial
Éd. Presses universitaires de France — OCDE
Paris 1976. Prix : 83 F.

■ Conversations libres avec Jean Piaget par Jean-Claude Binguier

Éd. Robert Laffont
Paris 1976. Prix : 35 F.

■ La photomacrographie par Gérard Betton

Photographier avec n'importe quel appareil les plus petites « choses de la vie ».
Coll. « Que sais-je ? »
Éd. Presses universitaires de France. Paris 1976
Prix : 9 F.

■ Vingt siècles d'histoire du Vatican

par Jacques Mercier
Éd. Lavauzelle
Paris-Limoges 1976
Prix : 59 F.

■ Chéops. Pharaon du début et de la fin des temps

par Jean Groffier
Éd. Henri Pelladan
Uzès, 1976.

■ Le Livre d'or de la chanson enfantine

par Simonne Charpentreau
Le livre rassemble 253 chansons enfantines avec les paroles, la musique, l'accompagnement
Les éditions ouvrières
Paris 1976. Prix : 53 F

■ Animation de groupes

par Charles Maccio
Éd. Chronique sociale
de France. Lyon 1976
Prix : 56 F

*Pour tous les livres ci-dessus
s'adresser à son libraire habituel.
Ne pas passer commande
à l'Unesco.*

PUBLICATIONS UNESCO

■ Politiques scientifiques et technologiques nationales dans les États arabes

Situation actuelle et perspectives
Coll. « Études et documents
de politique scientifique »
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 213 pages
Bilingue français-anglais
Prix : 20 F.

■ La mise en place d'une institution d'enseignement par correspondance

par Renée F. Erdos
Série « Expériences et
innovations en éducation »
Les Presses de l'Unesco
Paris 1976. 61 pages
Prix : 7 F

LATITUDES ET LONGITUDES

POUR SAUVER L'ACROPOLE

Nos lecteurs qui veulent participer à la campagne internationale pour la préservation de l'Acropole d'Athènes peuvent adresser leurs contributions :

■ en francs français : Compte Unesco Acropolis N° 5-770.176-6, Société Générale, Agence AG, 45 avenue Kléber, 75116 Paris.

■ en livres sterling : Unesco Acropolis Account N° 7 286 088, Lloyds Bank International Ltd. P. O. Box 241, 100 Pall Mall, London SW1Y 5HP, Royaume-Uni.

■ en dollars des États-Unis d'Amérique : soit par virement à Unesco Acropolis Account N° 949-1-306891, Chase Manhattan Bank, International Division, 1 New York Plaza, New York, N.Y. 10015. Soit, par chèque; à l'ordre du compte : Unesco Acropolis N° 949-1-306891, à envoyer à Chase Manhattan Bank, International Banking Office — Midtown, 410 Park Avenue, New York, N.Y. 10022.
En outre, les paiements en drachmes pourront être effectués à la Banque de Grèce, Siège social, Boîte postale N° 105, Athènes, Grèce; compte Unesco Acropole N° 613 106.

Les contributions peuvent aussi être adressées sous forme de chèque bancaire ou de mandat postal international à l'ordre suivant : « Unesco-Programme d'entraide, Projet Acropole », 7 place de Fontenoy, 75700 Paris.

L'eau menacée

Près d'un cinquième des habitants des villes et trois-quarts des habitants des zones rurales dans le monde n'ont pas accès à des quantités suffisantes d'eau potable. Le jour n'est pas loin où la rareté d'une eau de qualité acceptable fera obstacle au bien-être de l'humanité. Pour stimuler l'action mondiale relative à ce problème crucial l'ONU a convoqué la Conférence des Nations Unies sur l'eau qui se réunira du 14 au 25 mars 1977 à Mar del Plata en Argentine.

Conseil international de la langue française

Créé en 1967, le Conseil international de la langue française (CILF) rassemble les représentants de vingt-quatre pays. Tout en veillant à enrichir et à favoriser le rayonnement de la langue française, il s'intéresse à tous les problèmes de communications entre les diverses langues. Les recherches entreprises sur la terminologie technique et scientifique sont publiées dans la *Clé des mots* sous forme de fiches (près de 150 par mois) qui sont un véritable complément aux dictionnaires scientifiques et techniques. Le Conseil publie lui-même ou apporte son aide à la publication d'ouvrages dans le domaine de la terminologie (Vocabulaire de l'océanologie, Bibliographie d'économie politique, etc.). Pour tous renseignements, s'adresser au CILF, 105 ter, rue de Lille, 75007 Paris.

Calendrier Unesco 1977

Pour son calendrier-affiche 1977, L'Unesco a choisi le dessin d'un jeune artiste mauricien Imteyaz Hoosain Sumodhee. Le dessin symbolise la quadruple vocation de l'Unesco dans les domaines de l'éducation, de la science, de la cul-

ture et de la communication, domaines représentés comme un seul courant de l'effort humain. Ce dessin a été sélectionné par un jury international parmi 38 œuvres créées par des artistes de plusieurs pays africains.

141 États membres

L'Angola, le Mozambique, la Papouasie-Nouvelle Guinée et la République des Seychelles ont été admis au sein de l'Unesco par un vote, lors de la 19^e session de la Conférence générale de l'Organisation réunie à Nairobi, Kenya, du 26 octobre au 30 novembre 1976. Ces quatre adhésions portent à 141 le nombre des États membres de l'Unesco.

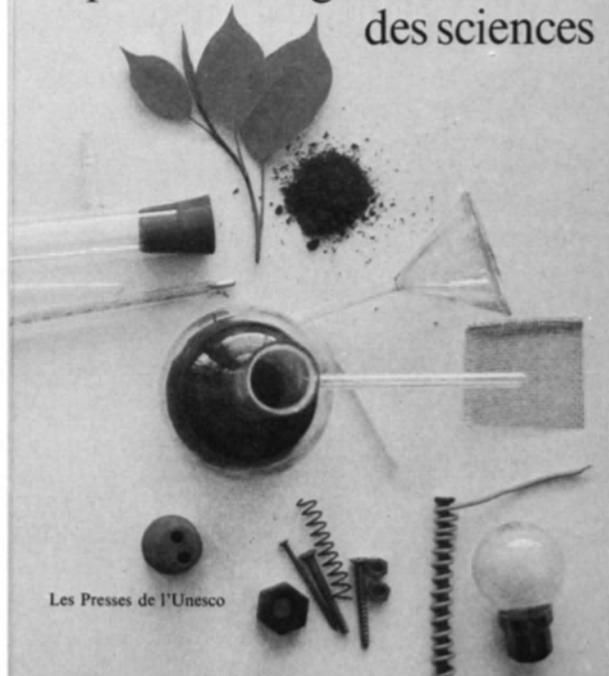
Halo de trop

Dans notre numéro de mai 1976, consacré aux séismes, la photo d'une peinture du 16^e siècle était reproduite en page 25, accompagnée d'une légende disant : « l'artiste a relaté les caractères d'un violent séisme : dislocation des édifices, halos du soleil et de la lune, étoiles filantes... ». Il s'agit là d'une description de la vision fantaisiste de l'artiste et non pas, bien évidemment, d'un énoncé scientifique de phénomènes accompagnant les séismes.

Radio et francophonie

La collection Unesco d'Œuvres représentatives a publié récemment une traduction française du roman *Les Oiseaux* du grand écrivain norvégien Tarjei Vesaas. Ce roman a inspiré un programme radiophonique de langue française. Réalisé par les services de radiodiffusion de l'Unesco, ce programme, distribué à 55 stations de radios francophones, a été diffusé par nombre d'entre elles, notamment par le Cameroun, le Canada, Monaco, le Sénégal et la Suisse.

Nouveau manuel de l'Unesco pour l'enseignement des sciences



Pour un enseignement basé sur l'expérimentation :
La nouvelle édition du **Manuel de l'Unesco pour l'enseignement des sciences** explique la réalisation de plus de 700 expériences et la construction d'appareils scientifiques simples à partir des matériaux les plus courants. Entièrement révisée et refondue, la nouvelle édition de ce best-seller de l'Unesco contient une section entière consacrée aux sciences biologiques et de nombreux développements sur l'espace et les sciences de la Terre.

- Une méthode moderne pour l'enseignement des sciences;
- Comment réaliser soi-même ses instruments;
- Études : corps humain, animaux, plantes, minéraux;
- Astronomie, météorologie, sols et hydrologie, machines, magnétisme, chaleur, énergie, acoustique;
- Plus de 400 tables et figures.

299 pages

36 F

FRANCE : En librairie — Diffusion Unesco ou F. Nathan, Paris.
AUTRES PAYS : Agents de vente des publications de l'Unesco (liste ci-dessous).

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasherî, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Édition allemande seulement : Colmanstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : Verlag Dokumentation, Posenbacher Strasse 2, 8000 München 71 (Prinz Ludwigshöhe). — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Dr Franz Hain, Verlags- und Kommissionsbuchhandlung Industriehof Stadlan, Dr. Otto-Neurath-Gasse 5, 1220 Wien — **BELGIQUE.** Ag. pour les pub. de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. C.C.P. 708-23 Édition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294 Porto Novo — **BRESIL.** Fundação Getúlio Vargas Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro; G.B. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé — **CANADA.** Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa KIA Q59. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Huérfanos 1160 of. 213, Santiago (21). — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Norregade, 1165 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le « Courrier » : DEISA - Distribuidora de Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20; DEISA - Distribuidora de Publicaciones Iberoamericanas S.A., calle de Oñate 15, Madrid 20. Librería

Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Mundi-Prensa Libros, S.A. Castello 37, Madrid 1 Pour le « Courrier » seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unipub. Box 433, Murray Hill Station, New York, N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu SF 00100 Helsinki 10. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRECE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ». Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest V.A.K.V. Könyvtárossok Boltja, Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Onent Longman Ltd.; Kamani Marg Ballard Estate, Bombay 400 038; 17 Chitranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300, B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 229 Daneshgah Str. Shah Avenue P.O. Box 14/486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymont Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Book-stores : 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Inc. C.P.O. Box 1728, Tokyo 100 92. — **LIBAN.** Libraires Antoine, A. Naulaf et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabidine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul'Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co., Ltd., 30, Bourbon Street; Port-Louis. — **MEXIQUE.** CILA, Sullivan 31 bis, México 4, D.F. S.A.S.A. Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N°s 1032-401,

México 12, D.F. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional da Livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, MAPUTO. — **NIGER.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — **NORVEGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturlagene Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Représ. S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koener » (Édition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, 's-Gravenhage. — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Palac Kultury i Nauki, Varsovie Ars-Polona-Ruch, Krakowskie - Przedmieście N° 7, 00-901 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romlibri, Str Biserica Amzei N° 5-7, P.O. B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Rompresfilatelia calea Victoriei nr 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E. 1. — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SUEDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm - Postgiron 184692. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211, Genève 11, C.C.P. 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Évangélique, B.P. 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé; Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YOUgosLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Založba Slovenije, Titova C 25, P.O. B. 50, Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



Photo © Erik Olsen, Danemark

Les églises peintes du lac Tana, en Ethiopie

L'annonce à Zacharie, l'une des innombrables peintures
(19^e siècle) de l'église de Ura Kidané Mehret, sur le lac Tana
(voir article page 13)